



# Brabant



JUILLET-AOUT 1961 • Nos 7-8 • MENSUEL

# Fédération Touristique de la Province de Brabant

A.S.B.L.

4, RUE SAINT-JEAN  
BRUXELLES 1

TEL. 13 07 50

PRIX DU NUMERO : 10 F

ABONNEMENT : 80 F

C.C.P. 3857.76

Bureaux ouverts de 8 h 30 à 17 h 30

## SOMMAIRE

- Bruxelles, ma Ville,  
G.C. HEMELEERS
- Entre ville et campagne, voici  
Dilbeek..., J. DELMELLE
- Pede-Sainte-Anne, M. GIERTS
- Linkebeek de mes rêves,  
C. DERIE DU BRUNQUEZ
- Il y a trois ans l'EXPO 58, mais...  
Que reste-t-il de nos souvenirs ?  
R. GOFFAUX.
- Tourisme et Congrès internationaux,  
A. MARINUS
- Blés d'août : poème,  
J. DELMELLE
- Le Brabant à Munich,  
M.-A. DUWAERTS
- Gaasbeek et l'Orchestre de Chambre  
de Belgique,
- Houtain-le-Val et le Quatuor de  
Bruxelles,  
M. VANDERMAESBRUGGE.
- Villers-la-Ville et ses environs
- Nos mots croisés, P. LAURENT.

Les textes publiés n'engagent  
que la responsabilité de leurs auteurs.

### NOTRE COUVERTURE :

EPPEGEM. — La Ferme au Puits  
Romain.



Ces jeunes femmes, hôtesses du  
Brabant, ne demandent qu'à mieux  
vous faire connaître notre province  
au riche passé.

## NOTRE PRÉSIDENT VOUS PARLE

# 25 ANS DÉJÀ ...



OUI, 25 ans déjà... Les années passent vite, n'est-il pas vrai ? C'est, en effet, le 24 juillet 1961, que la Fédération touristique du Brabant aura un quart de siècle d'existence. Si elle paraît jeune et être née d'hier par son allure juvénile, grâce à son activité, aux méthodes de travail et à l'enthousiasme de ses dirigeants, chose extraordinaire, elle semble avoir toujours existé. C'est qu'elle est entrée dans nos habitudes, tant et si bien que l'on n'imagine pas pouvoir s'en passer. Elle est devenue un besoin. Mon dessein est de vous dire pourquoi. Cela me sera d'autant plus facile que le mérite en revient à d'autres que moi-même.

Mais, remontons le fil des années...

1935 ! Année heureuse de l'Exposition universelle et internationale de Bruxelles. La Province de Brabant avait, à cette exposition, tout comme elle l'eut à celle de 1958, un fort beau pavillon. C'est alors que, pour la première fois, l'attention du public fut attirée sur les curiosités touristiques du Brabant. Le besoin, dès lors, se fit sentir d'un organisme qui aurait, précisément, pour mission de s'occuper de la propagande touristique de notre province. Poser le problème, c'était lui trouver une solution. Ainsi, le 24 juillet 1936, la Fédération touristique du Brabant vit le jour.

Le baron Albert Houtart, gouverneur à l'époque, les députés permanents Charles Gheude et Jules Hansez, le député Jacques Van Buggenhout, depuis

sénateur provincial de la Flandre occidentale, le conseiller provincial Arthur De Sutter, Emile Pulinx, directeur général de l'Office belgo-luxembourgeois de tourisme, l'ingénieur Maurice Cosyn et Jules Jansson furent les membres fondateurs de notre Fédération dont les statuts furent publiés au « *Moniteur belge* » du 27 février 1937.

L'enfant était né. Il était bien portant. Ce n'est pas sans une certaine émotion, que nous avons relu les premiers numéros de notre revue « *BRABANT* » parue, dès 1938, sous forme de stencil et, dès mai 1939, en revue périodique imprimée.

Epinglons, ici, ce passage, que nous avons lu dans le numéro 3 de mars 1940 :

« Sans l'aide efficace et financière des pouvoirs publics, l'évolution satisfaisante du tourisme réceptif est impossible, tant sur le plan national, provincial que local. En ouvrant la saison 1940, le Conseil d'administration adresse les remerciements de la Fédération touristique à M. le Ministre des Communications, au Commissariat général au Tourisme, à M. le Gouverneur de la Province de Brabant et au Conseil provincial du Brabant pour l'appui fécond que ces autorités ont témoigné en faveur du développement du Tourisme en 1939. Si, malgré la situation internationale peu favorable, nous avons, aujourd'hui, des raisons d'espérer quelques résultats, nous les devons, pour une bonne part, à ces autorités ».



M. CANTILLON.  
Député permanent

Vingt-cinq ans plus tard, ces paroles sont toujours d'actualité. On peut même affirmer que c'est devenu un adage...

Qu'il me soit permis de rendre un hommage vibrant aux hommes qui comprirent, dès 1935, toute l'importance que le tourisme pouvait avoir dans la vie économique du Brabant et du pays.

Les gouverneurs Houtart et Demets, qui ne ménagèrent pas leur temps; mes prédécesseurs à la présidence de la Fédération, les députés permanents Jules Hansez (1937-1938), Robert Rutteau (1938-1944), Léon Cantillon (1945-1958); les vice-présidents, les députés permanents Charles Gheude et Julien Alles, MM. Lucien Cooremans, bourgmestre de Bruxelles, Albert Marinus et Paul Cresens, le baron Raymond Vaxelaire, le comte Xavier Carton de Wiart, Ludig, Everaerts, de Jaer, Moers, Leclipteux, Wauters, De Wint, Joye, Van Rijckel, Vanderveken, Van de Weyer, Schott, Goffaux, Paessens et combien d'autres, qui mirent tout en œuvre pour que la

Fédération touristique du Brabant soit ce qu'elle est aujourd'hui : belle et florissante!

Hélas! bon nombre d'entre eux ne sont plus en vie aujourd'hui...

Profitons aussi de l'occasion qui nous est offerte pour rendre un hommage particulier, et combien mérité, aux secrétaires permanents et notamment à Jules Jan-son (1946-1958). Chacun sait combien peut être ingrat le rôle de secrétaire. Une société ne vaut-elle pas ce que vaut son secrétaire? Le tourisme brabançon doit beaucoup à ces hommes, tout comme il doit beaucoup à mon prédécesseur et collègue Léon Cantillon. Ceci devait être rappelé.

Retracer, ici-même, toutes les activités de notre Fédération, serait beaucoup trop fastidieux. Car vraiment, et surtout depuis la fin des hostilités, notre Fédération a touché à tant de domaines et a été à la base de tant de réalisations, que cette tâche serait énorme et déborderait le cadre de mon propos.

Souignons, pourtant, la part importante prise à la réalisation du Pavillon du Brabant à l'Exposition universelle de 1958 et à la relance des syndicats d'initiative locaux, base même du tourisme réceptif. Je sais que c'est l'une des préoccupations de notre dynamique secrétaire actuel, Maurice Du-



M. JANSON.

waerts. Nous sommes convaincus, tous deux, que sans la collaboration étroite des syndicats d'initiative et des administrations communales qui se doivent de les épauler, aucun résultat positif ne pourra être atteint.

De plus en plus, les provinces ont compris que le tourisme est une source importante de revenus pour leur économie et ont augmenté leurs subsides aux fédérations touristiques du pays. La puissance de leurs moyens devient ainsi déterminante dans une action concertée de propagande touristique et c'est le phénomène nouveau auquel on assiste aujourd'hui.

Il suffit, par exemple, de voir comment était installée notre Fédération en 1937 et comment elle l'est actuellement, pour s'en convaincre. Ceux qui ne comprendraient pas cette évolution feraient fausse route.



M. MARINUS.

Nous n'avons pas l'intention de tenir une séance académique pour célébrer notre quart de siècle d'existence. Mais nous voulons, au contraire, par une réalisation nouvelle, fêter cet heureux événement. Aussi avons-nous décidé de monter, en collaboration étroite avec la Ville de Bruxelles, un spectacle moderne sur la Grand'Place de notre capitale : « Bruxelles, ville royale », sorte de son et lumière,

dont les apothéoses seront dignes du prestige de la Capitale et comprendront, notamment, des effets pyrotechniques et des apparitions de personnages artificiels.

La première représentation de ce spectacle nouveau, réalisé dans les deux langues nationales, aura lieu le 22 juillet.

Dans la deuxième quinzaine du mois d'août, une autre représentation sera donnée à l'occasion, précisément, de notre quart de siècle d'existence.

Il me reste un dernier devoir à accomplir : celui de remercier ceux qui nous ont aidés dans nos multiples activités; tous ceux qui nous ont fait confiance et tous ceux qui nous ont servis. Ici je pense à notre personnel qui se dévoue quotidiennement pour que la Fédération touristique du Brabant reste fidèle à son idéal : être d'abord et avant tout à votre disposition.

Edgard SPAELANT,  
Député permanent.



M. VAN BEVER.  
Député permanent.  
Vice-président.

# BRUXELLES,

## ma Ville...

### La Kermesse de Notre-Dame-au-Rouge.

Chaque année — du dernier samedi d'août au premier dimanche de septembre — la rue d'Anderlecht, au cœur de la ville, et les rues avoisinantes, sont en liesse.

La fête en l'honneur de Notre-Dame-au-Rouge remonte, vraisemblablement, au XV<sup>me</sup> siècle. A l'époque exclusivement religieuse, elle acquit, par la suite, un caractère plus profane.

L'Association Notre-Dame-au-Rouge et Extension, reconnue officiellement par la Ville de Bruxelles, n'a pas seulement pour but d'organiser des fêtes et, notamment, cette joyeuse kermesse, mais elle a aussi pour ambition de mettre le quartier en valeur et de le défendre, car les vieux quartiers

maintiennent la « personnalité » d'une ville. Ce quartier s'étend de la Bourse à la place Rouppe jusqu'à la Porte d'Anderlecht.

La rue d'Anderlecht est une vénérable artère dont quelques maisons conservent de vieux pignons. On peut y voir aussi le café « Au Chapelet », qui était, autrefois, une auberge. Subsistent toujours, dans l'entrée de l'établissement, des colonnes en pierre bleue, des vestiges

d'arcades, ainsi qu'une croix dans le plafond des anciennes écuries.

Un autre café : « Au Carloy » (terme désignant l'ancien pot à bière en bois) maintient, exposé au premier étage en façade, un socle de statue.

Jadis, la rue d'Anderlecht était habitée presque exclusivement par des ouvriers travaillant dans l'industrie de la draperie.

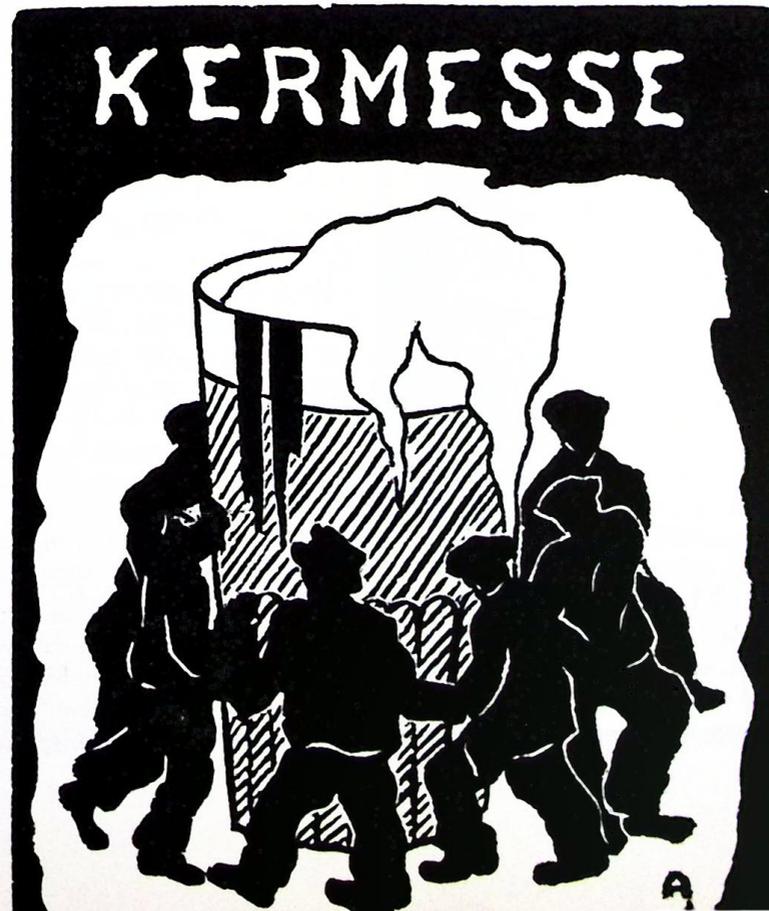
Non loin de là, un maître-étainier et un batteur-fondeur d'or exercent avec vaillance leurs métiers d'art.

Au n° 67 de ladite rue, il n'y a pas de rampe d'escalier : on doit s'aider d'une corde... tout comme dans les maisons rustiques à la mode.

Un habitant de la rue exposait à sa fenêtre, ces dernières années, au passage de la procession, une statue en bois de sainte Gabrielle, datant de l'extrême fin du XVI<sup>me</sup> siècle.

Sur cette portion de territoire bruxellois il y eut, naguère, plusieurs moulins à vent.

Les festivités annuelles débutent par une procession qui s'ébranle à partir de la gracieuse église de





BRUXELLES. — Notre-Dame-au-Rouge, version moderne.

couleurs de la ville; les épidémies accompagnées de fièvre empourpraient les malades; l'église Saint Géry, de laquelle provient la jolie statuette, était la paroisse des médecins... Ajoutez à cela les effets de la « chronique » populaire...

La kermesse est ouverte sitôt la procession terminée. Elle est pleine de truculence. Le bourgmestre de Bruxelles est cordialement reçu. On assiste à des concours : pigeons, tir à l'arbalète, à l'arc, quilles, billard, balle-pelote, etc... Des jeux populaires sont organisés : course à l'anguille, course des musiciens, course au tonneau. On inaugure une exposition toujours consacrée à un sujet folklorique. Cette année-ci, elle aura pour objet : les jeux et jouets bruxellois. Des tableaux vivants, selon une tradition bien établie, sont montés en pleine rue et ne manquent pas de malice. Le quartier est illuminé. Les fanfares tiennent le haut du pavé. Un mât de cocagne se dresse fièrement. Le géant du secteur fait toilette. Tous les ans il y a du nouveau car les imaginations — ici — sont fertiles en trouvailles drôles !

La population reste très attachée à ces manifestations locales à la préparation desquelles chacun travaille des semaines durant.

\*\*\*

Mais je n'ai pas découvert seulement cela dans ce coin. Il y a aussi la *Rue des Navets*. Une rue parmi tant d'autres, à deux pas de la place Fontainas.

Un couloir d'entrée à plafond à poutres mène à la rue des Navets. Epousant la curieuse forme d'une équerre, elle voit ses deux issues aboutir dans la même rue d'Anderlecht.

Après la guerre de 1914, une épicerie de la rue des Navets vendait de l'eau chaude pour faire le café, ainsi que le faisaient beaucoup d'autres petits commerçants d'alors. De nos jours, des artisans peuplent cette vieille rue. Parmi eux : Jean-le-menuisier, brave homme courtaud, le tablier de cuir épousant le bedon, grosse figure rougeaude qui pourrait appartenir à un campagnard.

On pénètre dans son habitation par une porte cochère qui donne sur une cour intérieure rectangulaire. Elle est pavée inégalement et l'herbe s'y

trouve bien. Une pompe rustique rouille à son aise. Un escalier vermoulu conduit au pigeonnier. Des charrettes de remouleurs sont garées sous un hangar branlant. Une petite chapelle votive contient la partie supérieure d'une croix processionnelle.

Les bâtiments entourant la cour ont leurs angles arrondis en moellons de Gobertange; ils doivent remonter au XVII<sup>m</sup> siècle.

L'un de ces bâtiments renferme une salle à colonnes étonnante qui sert d'atelier de menuiserie. Vaste — elle a environ 12 mètres sur 8 mètres —, son plafond voûté de briques chaulées est soutenu par trois colonnes centrales en pierre bleue et deux autres colonnes à demi encastrées dans les murs latéraux. Il y a une succession de quatre voûtes et la distance, entre les arches, est de 3 m 50.

Le sol, en briques rouges, est recouvert de copeaux odorants et de sciure de bois. On remarque une citerne qui doit être fort ancienne; la salle elle-même daterait de 1620. De la salle, on peut accéder à un faux grenier inutilisé.

L'entreprise de menuiserie a son importance : scie à ruban (où Jean a laissé quelques doigts au long de sa vie de travail), raboteuse, talonneuse, foreuse, toupie, dégauchisseuse, etc...

L'éclairage est parcimonieux : deux fenêtres sur la cour, anciennement œils-de-bœuf agrandis à la diable pour obtenir plus de lumière; trois ouvertures en forme de meurtrières donnant sur l'impasse du Calvaire; une belle fenêtre ronde grillagée percée dans l'épaisseur d'un mur s'ouvrant sur l'impasse de la Maternité contiguë.

Ce bloc de bâtiments est, paraît-il, promis à la démolition ? Ne sauvera-t-on pas cette salle, l'une des plus belles de la ville ? N'arrêtera-t-on pas l'hécatombe des vestiges du passé alors qu'ils pourraient servir à l'édification des jeunes générations sans, pour cela, empêcher une modernisation nécessaire et judicieuse ?

\*\*\*

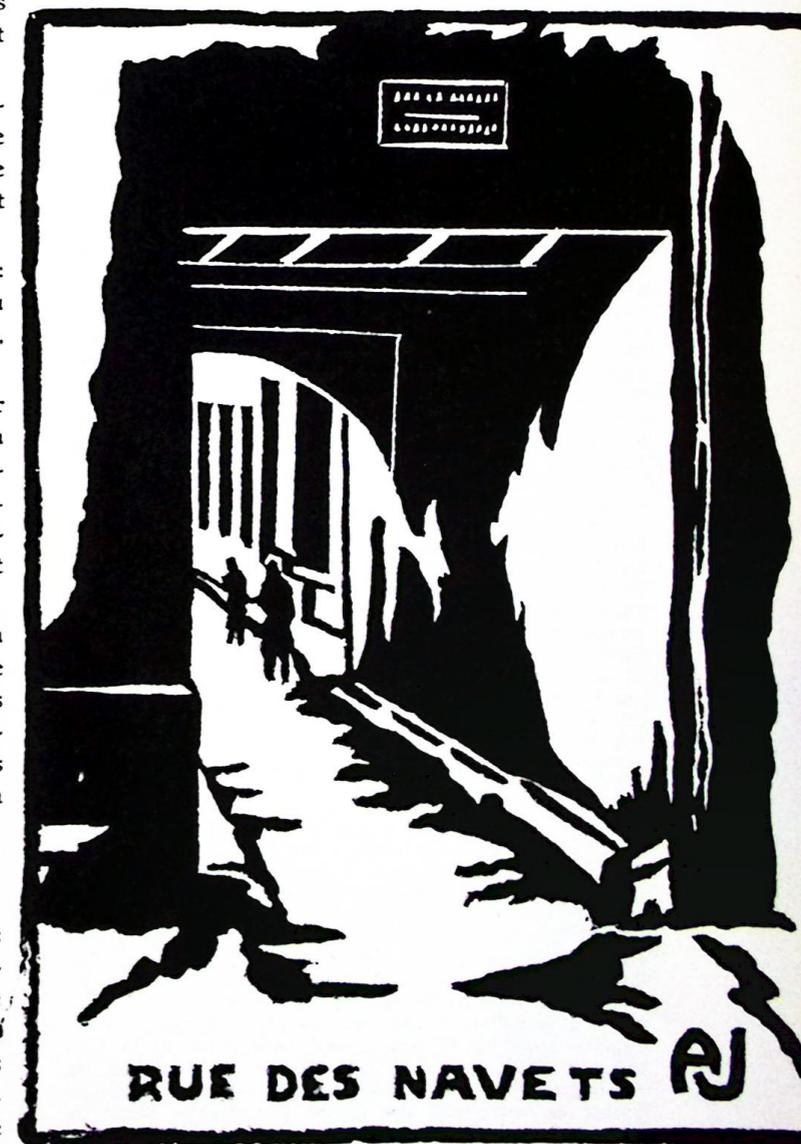
Non loin de la rue des Navets, un cul-de-sac : l'impasse de la Barbe, donnant sur la place Fontainas même, doit sa célébrité actuelle au café : « *A la jambe de bois* » qui accueille principalement une clientèle estudiantine. On descend quelques marches. Le plafond du local forme voûte; au-dessus des pompes à bière est suspendue une série

de tirants... de chasse, tous différents. Surmontant la porte d'entrée, en millésime impressionnant : 1560 ?...

Lors de travaux effectués à « la Jambe de bois », on a trouvé les bases de colonnes fort anciennes.

Vers 1900 on élevait des vaches dans cette impasse que la Ville fit élargir en 1906. Elle communiquait alors avec la rue des Six-Jetons par l'impasse Saint Georges où l'on voyait une belle enseigne représentant saint Georges (actuellement au Musée de la Maison du Roi).

Geneviève C. HEMELEERS.



Bon-Secours (il faudrait dire, plus exactement, Notre-Dame de Bon Secours), située rue Marché-au-Charbon. Ce sanctuaire (Renaissance flamande) a la garde d'une petite statue en bois de Notre-Dame-au-Rouge de la fin du XV<sup>m</sup> siècle. C'est un délicat chef-d'œuvre de l'Ecole bruxelloise. Il a souffert au cours des siècles de certaines mutilations mais conserve un charme extrême. Cette statuette provient de l'église Saint Géry démolie en 1798.

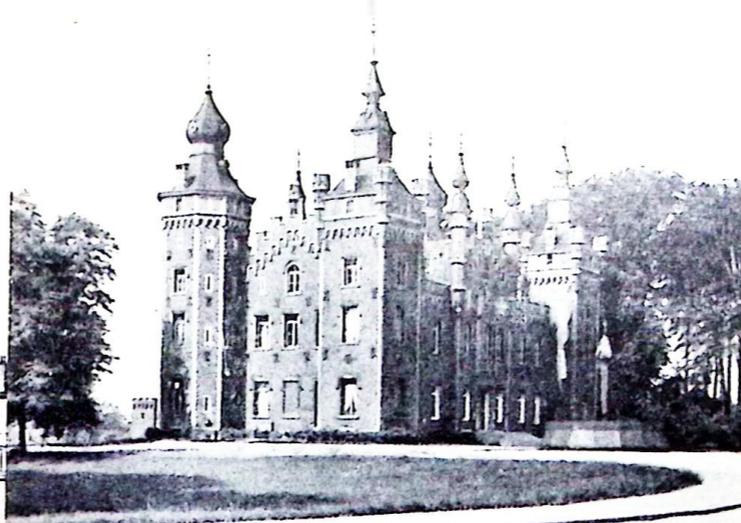
En 1813, une chapelle bâtie sur pilotis existait près de la Porte d'Anderlecht. Elle était consacrée à la Vierge sous l'invocation de Notre-Dame-sur-Senne, patronne du quartier. Mais cette Vierge était surtout connue sous le nom de « Notre-Dame-la-Rouge », ou « de Rouge », ou « au Rouge ». On l'invoquait contre la fièvre scarlatine, la rougeole et d'autres maladies éruptives des enfants. Les raisons du vocable « rouge » ? Elles sont multiples sans doute : le rouge intervient dans les



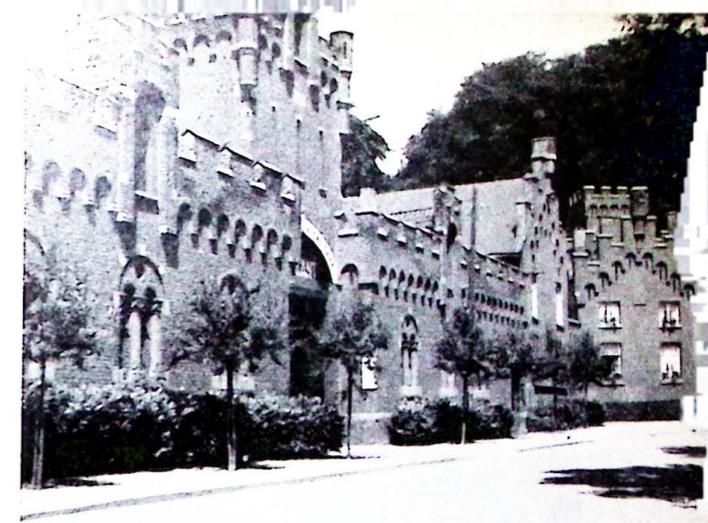
DILBEEK. — Bien des vieilles maisons pittoresques ont disparu ! (Ph. C.G.T.)



A quelques pas de l'église Saint-Ambroise...



...se dresse la silhouette d'un château hérissé de campaniles bulbeux.



L'ancienne ferme du château est transformée en café-restaurant. (Photos de Sutter.)

## Entre ville et campagne ...

Il y a trente ans, le terrain valait, à l'Eikelenberg, une bonne trentaine de francs le mètre carré tandis que, dans l'ancien parc du château de Viron, son prix de base — susceptible de réduction en cas d'achat d'un lot important — était de soixante francs. Il y a trente ans ! Depuis, les constructions se sont multipliées et, du Sleutelplas à la station du vicinal, des deux côtés de la chaussée de Ninove, on ne voit que nouveaux quartiers en expansion, rues se terminant parfois brusquement en bordure d'un champ mais qui ne cesseront de progresser au cours des années à venir. Dilbeek prend toujours plus d'importance et, dans une décennie ou deux, ne sera plus considérée comme territoire « extra muros » mais comme partie intégrante de la grande agglomération bruxelloise.

Témoins de l'implantation des premiers citadins, j'ai vu le paysage campagnard se modifier peu à peu. Eco-lier descendant vers Moortebeek pour aller prendre le tram ou remontant le versant afin de regagner le toit familial, j'admire, au passage, le haut pignon aigu et la vaste porte charretière de la ferme espagnole du Pynengaele. Un jour, la pioche des démolisseurs s'est attaquée aux bâtiments et il s'est échappé, de ceux-ci, une nuée de rats. On a déblayé les ruines. On a aplani le sol. Le terrain récupéré a été loti et vendu. Des villas ont été édifiées sur l'emplacement. Tout a changé : bien des fermes anciennes ont disparu, des chemins creux ont été comblés et les fours à briques, très nombreux autrefois, ne profilent plus leurs précises géométries sur le ciel tumultueux du crépuscule. Où donc est-il le temps où Sander Pierron hantait les lieux et où le peintre R. Vande Sande venait y planter son cheval ? Aujourd'hui célèbre, Lismonde se souvient-il des années d'avant-guerre où, demeurant alors à Moortebeek, il s'en allait, porteur de son matériel d'artiste, à la rencontre de quelque site digne d'être transposé sur le papier ou la toile ? Tout a changé et bien des choses changeront encore dans les années à venir. La vieille auberge « In den Sleutelplas », située à front de la chaussée de Ninove, en face de la demeure du peintre Maguy Hoebeke, a fermé ses volets pour ne plus les rouvrir. Condamnée sans appel, elle attend l'exécution de la sentence. Fini le temps où les citadins s'y rendaient, le dimanche, pour y savourer une gueuze ou une krieken lambic en mangeant une tartine au fromage blanc ou au pottekees ! Toutefois, les promeneurs de la belle

saison ont toujours la possibilité de trouver, à Dilbeek, le traditionnel café cramique, la tartine au fromage blanc et la gueuze chère aux Bruxellois authentiques. Ils viennent toujours nombreux car l'urbanisation n'a pas éliminé — il s'en faut de beaucoup ! — tout le charme, le pittoresque et la rustique beauté des lieux. Le territoire de Dilbeek est vaste et l'épidémie de fièvre édicatrice est restée circonscrite à l'aire axée sur la chaussée de Ninove et à celle ayant, pour centre, l'ancien hippodrome. Entre ces îlots ou ces archipels, de vastes espaces subsistent où la nature a gardé tous ses droits et où le paysan continue à faire accord avec la terre et le ciel. Partez donc, au hasard des chemins, vers l'un ou l'autre des vieux hameaux qui se nomment : Kraaienbroek (ce qui veut dire : le marais aux corbeaux), Eleghem, Kattebroek (le marais du chat), 't Hongersveld (le champ de la faim), le Rondensbosch ou le Koeivijver... Ici, les plants de fraisiers se succèdent en longues files parallèles. Là, le blé, encore en herbe, monte à la rencontre du printemps. Plus tard, on verra s'épanouir le panache des betteraves puis, quand l'hiver sera de retour, des fumées signaleront que, en cet endroit et en tel autre, on force la culture du witloof.

A proximité immédiate de Bruxelles, Dilbeek, aujourd'hui comme hier, réserve bien des joies aux promeneurs. Le relief est assez accidenté : l'altitude, qui n'est que de 30 mètres dans le fond de Koeivijver, se hausse jusqu'à plus de quatre-vingts mètres en plusieurs endroits dont le Snikberg et l'Eikelenberg d'où le regard découvre, à l'Est, le panorama de Bruxelles, d'Uccle à Laeken; au Nord-Ouest, l'étendue ondulante du Payottenland gagnant le clocher d'Asse et glissant ensuite vers la Dendre; et, au Sud-Est, les terres féodales de Gaasbeek. Le sol est argileux, lourd, fertile mais, ça et là, le sable révèle sa présence sous la couche de glaise. Cette glaise et ce sable ont permis l'installation dans un passé relativement récent, de nombreuses briqueteries dont plusieurs étaient encore en pleine activité il y a quelques années. Les hommes et les femmes, qui y travaillaient, venaient généralement des Flandres et logeaient dans des baraquements de bois. Pendant des semaines, ils travaillaient quasiment sans repos à la fabrication des briques et, ensuite, à l'édification du four fait de couches superposées de briques et de charbon. Autrefois, un autre matériau de construction a été extrait à Dilbeek : une certaine pierre blanche de consistance

## ... voici D I L B E E K

moyenne mais se raffermissant par durcissement au contact de l'air et de la lumière au point de permettre la sculpture. Les couches superficielles et les moins profondes ont été exploitées depuis le haut moyen âge jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les carrières locales, selon Robert Van Den Haute, fournirent les matériaux utilisés à l'édification de la grande et splendide salle du palais ducal de Bruxelles, de l'église Saint-Guidon à Anderlecht, de la Chartreuse de Scheut. Par ailleurs, d'aucuns prétendent que la pierre de Dilbeek fut également employée lors de la construction de la collégiale des saints Michel et Gudule à Bruxelles. Des géologues auraient découvert que les pierres de Sainte-Gudule renferment un fossile caractéristique, paraît-il, à la région dilbeekoise.

L'exploitation de la pierre a donc occupé, au moyen âge, une partie de la laborieuse population locale sollicitée, d'autre part, par les travaux de la ferme et des champs. En ce temps-là, le village dépendait, au spirituel, du chapitre d'Anderlecht tandis qu'il se situait sous la juridiction temporelle de plusieurs seigneurs dont le plus important était le sire d'Ac. En 1143, Berthe d'Ac fit don de la partie nord de ses terres à l'abbaye de Grand-Bigard, fondée par sainte Wivine. En 1172, Walter I<sup>er</sup> d'Ac céda au même monastère les terres de 't Hongersveld. Par la suite, Dilbeek releva de la baronnie de Gaasbeek. Maintes autres précisions historiques pourraient compléter ces notes rapides et fragmentaires. Signalons seulement que, en 1805, Napoléon ayant fait installer un réseau de télégraphie aérienne reliant Bruxelles à Lille, la première station de relais — un sémaphore — fut établie à Dilbeek, sur la hauteur.

En dépit de la mutation qui tend à faire du vieux village un nouveau faubourg de la capitale, Dilbeek n'a pas seulement gardé de larges espaces de vraie nature. Subsistent aussi quelques éloquentes témoins du passé dont, en premier lieu, l'église Saint-Ambroise; bâtie en forme de croix latine, elle date de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle en ce qui concerne la tour et des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles quant à la nef et au chœur. L'édifice, en gothique primitif, contient une partie des reliques de sainte Alène qui y est spécialement invoquée pour les yeux. On vénère également sainte Alène à Forest où, si l'on en croit la légende, elle aurait été massacrée par les soldats qui, sur ordre de son père, Levold, seigneur de Dilbeek, la poursuivaient. L'église de Dilbeek renferme aussi plusieurs œuvres d'art parmi lesquelles

une toile, attribuée à Gaspard De Crayer, représentant le baptême de Levold qui, après avoir tué sa fille pour la punir de sa fidélité à la foi chrétienne, aurait été touché par la grâce et aurait embrassé la religion du Christ. On remarque également une statue polychrome de sainte Alène, datant du XVI<sup>e</sup> siècle, et de belles boiseries Louis XV.

A quelques pas de l'église, un étang ceinture une île où se dresse une tour ronde du XV<sup>e</sup> siècle, dite Tour Sainte-Alène, vestige d'un ancien château fort qui, selon toute apparence, dut avoir un aspect et une importance assez semblables à Beersel. Cette tour livre accès à des souterrains partiellement effondrés et noyés dont l'accès est évidemment interdit.

L'étang, qui remplit donc les anciennes douves, mire, dans ses eaux troublées de temps à autre par le glissement d'un cygne ou d'une barque de louage, la silhouette d'un beau château hérissé de campaniles bulbeux. Ancienne propriété des barons de Viron, il a été édifié en 1862 et abrite actuellement les services de l'administration communale. Longeant l'un des côtés de l'étang — qui est de forme pentagonale —, on voit un long bâtiment de style Tudor : c'est l'ancienne ferme du château qui, transformée en café-restaurant, dotée d'un jardin d'agrément et de courts de tennis, est l'un des principaux centres aimantés du Dilbeek d'aujourd'hui. A côté, un édifice de même style abrite la gendarmerie. Il jouxte le parc, celui-ci formé essentiellement d'un ravin profond dont les rives escarpées sont plantées d'arbres énormes, puissants, filant à la verticale, et de taillis entre lesquels sinuent de jolis chemins.

Le centre du village est intéressant : église, Tour Sainte-Alène, étang, château... Le reste du territoire communal réserve, au promeneur de nombreuses surprises : panoramas, riches campagnes, vallonnements, vieilles fermes et, aussi, chapelles dédiées à l'un ou l'autre saint populaire — comme saint Antoine — ou à quelque sainte dont la pieuse existence s'est déroulée, en tout ou en partie, dans ce vert secteur du Brabant : Alène, Wivine... Des sites ont été préservés, comme par miracle, des effets cancérogènes du progrès et restent tels — ou à peu près tels ! — que du temps où vivait Breughel qui, sans doute, parcourut les campagnes de Dilbeek comme il parcourut celle d'Anderlecht, d'Itterbeek et de Pede-Sainte-Anne dont le fin clocher monte dans les ciels de certaines de ses toiles ! Joseph DELMELLE.

# PEDE-SAINTE-ANNE

UN pittoresque ruisseau et une sainte vénérée s'associèrent pour donner leur nom : Pede-Sainte-Anne au hameau d'Itterbeek.

Pedeken, ancien mot flamand signifiant sentier, pede = chemin, rappel de la route allant de Hal à Asse.

C'est dans le « Ruttinch Bosch », disparu comme tant d'autres lors des défrichements de l'époque autrichienne, que prend naissance la Pede. Au XVI<sup>e</sup> siècle s'élevait sur ses bords la « Brughmans hoeve » dénommée depuis la « Roede Poerte » ou « Porte Rouge », embellie au XVIII<sup>e</sup> siècle. De beaux hêtres encadrent la source du ruisseau. Descendons avec la Pede les sentiers étroits vers l'endroit où s'élève la chapelle dédiée à sainte Anne.

Pede-Sainte-Anne, actuellement hameau d'Itterbeek, était déjà au moyen âge une dépendance de cette dernière localité. Or Itterbeek faisait partie, avec une série d'autres villages, de l'alleu de Leeuw-Saint-Pierre. M. van Hasselt (1) signale la donation faite de l'alleu de Leeuw-Saint-Pierre, entre 794 et 818 pendant l'Épiscopat d'Hidebald, par une certaine Angèle. C'est ainsi que durant le haut moyen âge, Pede-Sainte-Anne et quelques autres localités de la vallée de la Senne appartinrent au chapitre de Cologne.

Au cours du XII<sup>e</sup> siècle, Gerla de Praet et ses sœurs, dont les ancêtres furent les fondateurs de l'abbaye de Forest, « dotèrent le dit monastère de dix

bonniers d'alleu situés à Pede qu'elles avaient achetées à 21.122 marcs » — dixit Alph. Wouters (2).

En 1259, on parle de la nouvelle chapelle de Pede; elle fut donc rebâtie vers le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle. Vers le milieu de ce même siècle un accord concernant les offrandes fut conclu entre le chapelain, un certain Grégoire, et le curé d'Itterbeek, Jean de Melsbroeck. C'est encore Alph. Wouters (3), historien du Brabant, qui nous apprend que le 7 juillet 1673, deux rentes respectivement de 46 et de 200 florins furent constituées par les échevins de Bruxelles au profit du couvent des Minimes d'Anderlecht, à charge de dire la messe à Pede-Sainte-Anne, tous les dimanches et jours de fête. Actuellement encore on y célèbre la messe dominicale; le village proche d'Itterbeek y envoie un célébrant.

Ainsi ce hameau situé au creux de la Pede a conservé ses habitudes séculaires.

Paysage légèrement vallonné, larges horizons semés, de-ci de-là, de bouquets d'arbres, méandres de ruisseaux, vastes étendues de prairies, petites taches vertes de fraisiers alignés, au centre, l'aiguille d'un clocher s'élève dans le beau ciel brabançon.

- (1) M. Van Hasselt est cité dans : « Histoire des Environs de Bruxelles » par Alph. Wouters, Bruxelles, 1855. — Volume I, pp. 76 et 77.
- (2) Alph. Wouters : « Histoire des Environs de Bruxelles », Bruxelles, 1855. — Tome 1, pp. 199 à 201.
- (3) Voir note 2.

(Photo de Sutter.)



PEDE-SAINTE-ANNE.  
La « Roede Poerte » ou « Porte Rouge ».



La chapelle Sainte-Anne.  
(Photos de Sutter.)

Paisible, la campagne de Pede-Sainte-Anne est restée grande dans sa simplicité. Bruxelles, cependant, est là, à quelques arrêts du tram vicinal; la chaussée de Ninove, jadis bordée de grands ormes, est actuellement livrée au trafic, au bruit. Le rustique village de la Pede a gardé le calme de l'image d'Épinal, dont le souvenir émeut toujours. On y goûte le silence; on peut encore y rêver.

Un jour, ou plutôt une nuit, un grand monarque y rêva à d'ambitieux projets. ! En effet, durant la guerre de Hollande, le roi de France, à la tête de son armée, y campa, en 1672 selon les uns, en 1673 selon d'autres. Mais effaçons ce souvenir belliqueux, car nous pourrions offusquer la Grand-Place de Bruxelles qui, elle, ne fut pas épargnée pendant les guerres de Louis XIV.

Un siècle plus tôt, un autre personnage important vint y flâner — un homme bien de chez nous — un peintre, Pierre Bruegel. Epris de paysages brabançons, il y peignit très probablement la « Parole des Aveugles » exposée au Musée de Naples. Ce tableau signé, est daté de 1568, année de sa mort. Le sujet déjà traité dans une gravure de Jérôme Bosch fut retravaillé par Bruegel. Un dessin à la plume exécuté en 1562 et signé, se trouve au Cabinet des Estampes à Berlin. C'est six ans plus tard que Bruegel peignit

le magnifique tableau du Musée de Naples. A l'avant-plan, les aveugles, conduits par l'un d'entre eux, avancent en trébuchant à la suite l'un de l'autre. Est-ce une allusion aux hommes politiques aveuglés par l'ambition ? Une satire propre à l'époque ? Ou tout simplement le peintre — homme du peuple et philosophe du bon sens — a-t-il voulu évoquer le destin de chaque être humain ? Le sujet, tout comme la beauté qui s'en dégage, est éternel, c'est ce qui importe. Les hommes tombent vers la droite en suivant une courbe oblique hardie qui traverse le tableau, telle une flèche mouvementée. Derrière ce drame s'étend, sans doute par opposition, le calme paysage brabançon : pignons, toits de chaume, arbres, chapelle, clocher effilé, ciel, nuages. Comme les lignes, les couleurs forment, elles aussi, un contraste : sur le paysage lumineux se détachent les personnages légèrement assombris. Le professeur Léo Van Puyvelde rappelle que ce contraste rend le groupe plus impressionnant encore. Convaincu d'y voir le paysage de Pede-Sainte-Anne, R. van Bastelaer (1) en décrit minutieusement les moindres détails : monticule de terre, courbe du ruisseau, chaumière, pignons, cha-

(1) R. Van Bastelaer : « Le Paysage de la Parole des Aveugles de Pierre Brueghel ». Extr. : « Mélanges de Hulin De Loo », 1931.





PEDE-SAINTE-ANNE. — On y voit encore de petites habitations en terre glaise. (Photo de Sutter.)

PEDE-SAINTE-ANNE. — Etroite et sinueuse, la Pede arrose une charmante vallée. (Photo Parewijk.)



pelle. Selon lui le « naer 't leven » (d'après nature) de Bruegel serait ici strictement observé. Ce qui d'ailleurs est tout aussi fort en faveur de cette thèse, c'est l'atmosphère générale. Le calme matérialisé par des lignes souples au relief mouvementé, par la lumière que nous admirons dans toute la vallée de la Senne, c'est bien ce petit coin de paysage des environs de Bruxelles, grand par son charme, qui a ému et inspiré un grand peintre.

Actuellement on voit encore à Pede de petites habitations en terre glaise surmontées d'un toit de chaume. Les murs sont bombés comme des bouilloires usagées. Chaque année, il faut les consolider et les chauler. Face à la chapelle, l'estaminet « In de Ster » ne décevra aucun amateur de pittoresque... ni de Lambiek ou de Kriekelambiek, bières réputées de la région. Plus loin, le long des petits sentiers de terre, entre les carrés de maraîchers et les prés, on découvre des fermettes du même type, parfois même vastes, comme la ferme « Ter Muller » en amont de Pede-Sainte-Anne; celle-ci appartenait à l'Abbaye des Chartreux de Scheut. Non loin de la chapelle Sainte-Anne, une ferme porte le nom assez inattendu, dans une contrée flamande, de « Hof tot Raome ». Déjà dans une copie d'un acte des années mille, copie datée par P. Bonenfant (2) du XIV<sup>e</sup> siècle, apparaît le nom « Roma ». ... « Johannes de Roma ou dictus de Roma, filius Th. Coleman dont le nom provient de l'Hof tot Raome situé à Pede... ». Ce nom très ancien nous est conservé par ce domaine rural entièrement reconstruit depuis.

Avant de vous parler du joyau de Pede, la petite église dédiée à sainte Anne, il nous faut dire un mot de ces pittoresques chapelles posées sur un support de pierre ou abritées dans quelque niche. On en rencontre à maints détours de chemins; elles s'harmonisent à merveille avec le paysage. Protectrices des champs, des vergers, de toute la vie pastorale, le Brabant ne peut les ignorer.

La chapelle Sainte-Anne, aux proportions si élégantes, domine de sa flèche effilée toute la vallée. Si l'équilibre juste des masses satisfait notre besoin d'harmonie, la couleur surtout nous charme par son raffinement : nef blanche et rosée, large toit bleuté. Isolée par un monticule de gazon, qui fut autrefois

(2) P. Bonenfant : « La Notice de Donation du Domaine de Leeuw à l'Eglise de Cologne et le Problème de la Colonisation saxonne en Brabant ». Extrait : « Revue belge de Philologie et d'Histoire ». — T. XIV 1935, N° 3, Bruxelles, 1935, p. 777.

PEDE-SAINTE-ANNE. ● Si vous aimez le Kriekelambiek, l'estaminet « In de Ster » ne vous décevra pas.  
● Le « Hof te Rome ».  
● A maints détours de chemins on rencontre de pittoresques ou modernes chapelles.  
(Photos de Sutter.)



un cimetière, entourée de verdure et d'arbres, il nous plaît de songer que c'est ainsi qu'elle apparut à Bruegel.

Son plan très simple dépourvu de transept, la rattache aux constructions rurales de style gothique : voûtes à nervures, arcs aigus des fenêtres, décor des chapiteaux. Le chœur à chevet plat, surmonté d'un pignon triangulaire, semble plus ancien que la nef, comme en témoigne la crédence gothique à l'intérieur du mur sud. La grande fenêtre derrière l'autel a été obturée; des fenêtres plus petites l'éclairent actuellement. Cette partie de l'édifice a la couleur gris ocre du grès lédien, tandis que la nef alterne les briques roses avec des bandes blanches de pierre de taille. La toiture, elle aussi, marque une séparation entre le chœur et la nef. Sous la corniche du chœur on remarque une série de modillons et aux angles de base du pignon deux masques humains. A droite du chœur, une construction, plus récente, sert de sacristie.

Deux colonnes de chaque côté divisent la nef en trois parties, un seul toit la recouvre. Le millésime 1639, gravé sur l'une des colonnes, permet de la dater. Cependant une pierre tombale sur laquelle on peut encore lire : « Hier leet begraven Gielys Walyns alias Casseler, die sterf an° XV<sup>e</sup> en LXVIII den XXV<sup>e</sup> dach van July; bidt voer die zielen » en reporte peut-être la construction au troisième quart du XVI<sup>e</sup> siècle. Dès lors la date de 1639, gravée sur l'une des colonnes, indiquerait quelque remaniement effectué à la voûte et aux piles au cours du XVII<sup>e</sup> siècle. Enfin à l'occident, une tour en grès lédien percée d'ouïes géminées et surmontée de la flèche donne accès à la nef. Quelques petites fenêtres éclairent les nefs latérales, une entrée a été ménagée dans celle de droite. L'autel principal, de style baroque, est orné, comme il se doit, d'une statue de sainte Anne et de la Vierge, entourées d'angelots. De part et d'autre de l'autel, deux belles portes de style Louis XV : celle de gauche est ornée d'un buste de saint Paul, celle de droite d'un buste de saint Pierre.

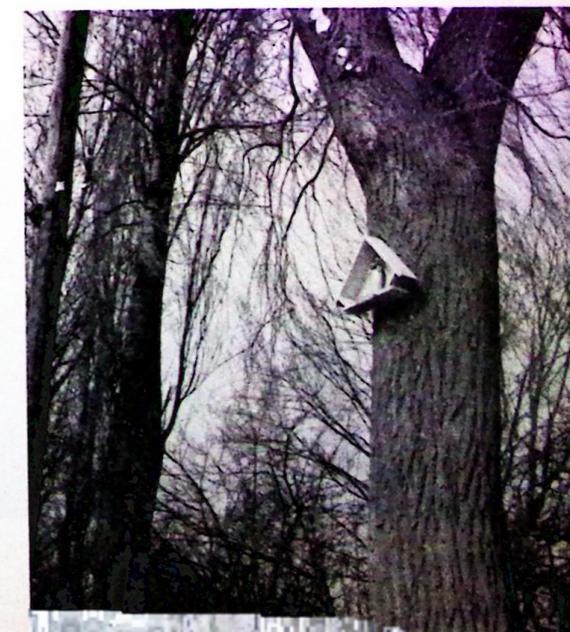
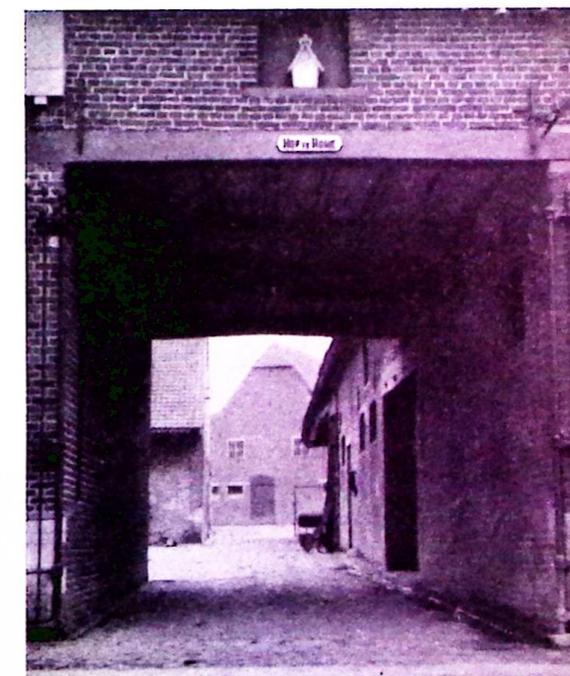
A l'intérieur nous sentons la vraie simplicité campagnarde, l'extérieur nous inspire un sentiment de beauté qui nous comble. Nous ne pouvons détacher le regard de ce petit édifice si élégant. L'harmonieuse campagne brabançonne semble participer à ce recueillement par son silence.

Le soir descend maintenant dans la vallée de la Pede...

Dans le calme gris.

Ivre, la grive crie.

Monique GIERTS.



# LINKEBEEK

## de mes Rêves

**I**L a déjà été dit et écrit pas mal sur cette terre de prédilection recherchée par tous ceux qui savent regarder et louer le Créateur d'avoir réuni tant de beautés dans un coin grand comme un mouchoir de poche.

A chaque évasion cependant, nous découvrons du nouveau en ce que de nombreux auteurs ont appelé, la « Petite Suisse Brabançonne », titre bien mérité d'ailleurs. Quoique de nombreux endroits en aient été abîmés ou soient disparus, il en reste suffisamment d'intéressants pour s'y retremper lorsqu'un soleil de printemps daigne inonder ses vallées et ses verts pâturages semés de boutons d'or et de fleurs de la Saint-Jean.

Faut-il rappeler la pléiade d'artistes et d'hommes de lettres qui y ont vécu et d'autres qui y sont encore fixés ?

Déjà, en 1892, le délicat paysagiste Rodolphe WYTSMAN et son ex-élève Juliette Trullemans, devenue Madame Juliette WYTSMAN (avec lesquels je fis mes premières armes de dessin et de peinture) s'y installèrent et devinrent des amis de la maison. Ces classiques du paysage, s'alliant ensuite — et avec quelle maîtrise — à l'impressionnisme qui devint néo-impressionnisme chez Juliette qui ne cueillit point

les fleurs pour les peindre. En plein champ, au bord de la route, au clair soleil du jardin, à l'ombre de branches où les teintes s'adoucissent...

Il est des pèlerinages qui se font et qui ne ressemblent pas beaucoup à d'autres. Et pourtant, lorsque Juliette et Rodolphe Wytsman créaient une œuvre, ce fut une prière et une exaltation profonde : c'était là leur manière à eux de prier et de glorifier le Créateur...

Nous faisons régulièrement notre pèlerinage au Musée communal d'Ixelles qui a eu le bonheur de rassembler une collection merveilleuse des œuvres de ces artistes aussi puissants que modestes et qui vécurent quelque 35 années à LINKEBEEK où, jeune garçon, nous étions heureux de les suivre et, en silence, assister à leur travail dont notre cerveau, en apprentissage à l'époque, a gardé une durable empreinte...

Nous avons d'ailleurs, en préparation, une étude sur toute l'œuvre de ces deux élites qui se confondirent dans leur art comme dans leur vie toute de simplicité et de bonté.

Dans le domaine musical : Marcel et Robert MAAS, pianiste et violoncelliste, de réputation mondiale, nos compagnons d'enfance, trop tôt disparus de notre galaxie d'étoiles.

Un autre garçon de l'endroit qui, à peine quinze ans, retournait chez lui avec tous les premiers prix du Conservatoire Royal de Bruxelles — félicitations du Jury — et qui est resté très modeste quoique ayant par la suite dirigé de nombreuses phalanges : Jean-Baptiste BELLEMONT.

Que dire de notre dramaturge flamand Herman TEIRLINCK, lauréat du Prix des Lettres Néerlandaises en 1956 et dont le film a glorifié l'œuvre lors de ses 80 ans. Il y écrivit maint ouvrage.

Ils sont tellement nombreux que la liste que je voudrais en établir dépasserait amplement le cadre de ces lignes. Certains d'entre eux ont laissé des œuvres qui en relatent la petite histoire et l'Histoire tout court (1).

LINKEBEEK,

*dans son cadre de verdure, semble avoir été laissé tombé là par hasard.*

(Photo de Sutter.)

Nous espérons pouvoir y revenir un jour.

D'aucuns — et parmi ceux-ci nombre de Linkebeekois d'adoption (2) — se sont déjà demandé comment on trouve encore en plein milieu de la Place à l'église classée, une habitation comme toutes les autres n'offrant aucun intérêt particulier.

Indirectement, il s'y attache pourtant un événement historique.

Nul n'ignore plus que le 12 décembre 1469, Charles le Téméraire et sa cour y sont venus remercier saint Sébastien — patron du village — de leur avoir épargné les horreurs de la peste, — que Charles Quint, un bon demi-siècle plus tard, y vint chasser. À ces fins, il avait fait construire un pavillon près de l'église.

Lors de la Révolution Française, à peu près à l'endroit où s'élevait ce pavillon de chasse de Charles Quint, existait une chaumière occupée par d'humbles villageois, travaillant un lopin de terre et élevant une nombreuse marmaille, d'où consommation sérieuse de pommes de terre.

L'invasion française amena la suppression des cultes et avec elle, la réquisition des cloches. Bien décidés à ne pas livrer leurs cloches, les Linkebeekois avaient déjà tout inventé et rejeté aussitôt. Lorsqu'on était près d'abandonner la lutte, l'humble villageois de la chaumière, leva timidement le doigt et demanda de pouvoir dire un mot à l'oreille de M. le Curé, ce qui fut accordé. Il proposa de cacher les cloches dans sa cave fermant au moyen d'une trappe sur laquelle on déverserait toute sa provision de pommes de terre. Ce qui fut fait en très grand secret.

Les Sans-culottes perquisitionnèrent partout et rien ne fut découvert.

En récompense, les braves artisans, par décret national (vers 1803/1804 croyons-nous) furent gratifiés d'un terrain dont « jouiraient à vie » les descendants en ligne directe de cette famille. L'acte-décret porte le terme flamand : « eeuwigdurend » ce qui se traduit par : « d'éternelle durée ».

Il est à comprendre que cet état de choses n'a pas manqué de soulever des litiges et procès — dans lesquels la Commune a toujours laissé de ses plumes. (3)

Des descendants directs occupent encore l'habitation, celle-ci reste toujours au milieu de... la Place du Village.

C. DERIE DU BRUNCQUEZ,  
Secrétaire du Comité Scolaire Honoraire  
de la Ville de Bruxelles.

- (1) « Geschiedenis van Linkebeek », par C. Theys et J. Geysels, 1957.  
« Etude sur les environs de Bruxelles », par Hubert Henry.  
« Roses de la Belle Epoque », par C. De Rie, 1960.  
« La Comtesse Monique Didon XX<sup>e</sup> s. », par C. De Rie, 1959.
- (2) Sur les 3.000 habitants environ actuellement, il y a tout au plus 800 autochtones.
- (3) Nous avons appris entretemps que des négociations seraient en cours pour résoudre le problème.



LINKEBEEK. — Un joli coin.

(Photo de Sutter.)

Reproduction d'une aquarelle de l'auteur offerte à LL. AA. RR. le Prince Albert et la Princesse Paola à l'occasion de leur mariage. Elle représente l'église prise du domaine créé par le Baron d'Anethan, grand-oncle de la Princesse Paola.



Il y a trois ans déjà, l'EXPO 58, mais...

## Que reste-t-il de nos souvenirs ?

*Le monde meilleur, une fois son bilan fait, a quitté l'enclos de notre Olympie atomique pour s'occuper du Congo, de Cuba, du Laos et autres problèmes aussi peu pacifiques !*

« Que reste-t-il de nos souvenirs ? », c'est un peu — beaucoup même ! — en ce qui concerne l'Expo 58, le célèbre refrain : « Que reste-t-il de nos amours ?... »

Car c'était un peu « nos amours », l'Exposition de Bruxelles ! Lorsqu'ils la virent détruire, la plupart d'entre nous eurent au cœur la blessure du collégien que la collégienne vient de laisser

choir : « 19 octobre 1958 — Expo me ferme ses portes au nez — C'est fini »...

Combien de fois — trois années après — n'apparaissent pas, dans nos conversations quotidiennes, les mots : « Tu te souviens, à l'Exposition ?... » ou « C'était l'année de l'Expo, elle venait de s'ouvrir... » ou « Mais oui, nous avons vu cela à l'Expo !... » ou « Est-ce que cette machine ne se trouvait pas au Heysel ? » ou, tout simplement, avec un soupir : « Ah ! l'Expo !... » et un regard qui en dit long sur la profondeur des souvenirs...

### Le foulard qu'elle n'a jamais mis...

Souvent ce regard se pose sur un objet ramené du Heysel ou de Bruxelles en 1958. C'est qu'il y en a eu des tonnes de souvenirs achetés par les 40.000.000 de visiteurs de notre Exposition Universelle et Internationale ! Aujourd'hui, ils trônent sur des cheminées, des tables de nuit, des guéridons, dans des vitrines de salles à manger, partout dans le monde, chez le fermier de l'Ohio comme chez le kolkhosien de l'Ukraine, chez le diplomate japonais comme chez l'attaché d'ambassade en Union Sud-Africaine, chez M. Babbitt, chez M. Smith, chez M. Dupont... tout comme chez M. Janssens qui, lui, était à pied d'œuvre.

*La bonne Etoile de l'Expo telle qu'on pouvait la voir à la Porte Mondiale dans la ronde pacifique des drapeaux du monde. C'était en 1958. Depuis, les drapeaux se sont séparés et, parfois, leurs hampes se sont croisées comme les fers des guerriers.*

Ainsi il m'arrive souvent de penser à l'Expo en regardant le coq de Lorjou, imprimé sur soie avec les mots « Bruxelles 1958 — Roman de Renart », que j'avais acheté à ma femme à la baraque établie par le peintre français entre le parc des attractions et la Belgique Joyeuse. En fait, je lui avais offert un foulard... qu'elle n'a jamais noué autour de son cou délicat et qui s'est retrouvé tendu sur carton fort, encadré et pendu dans mon hall d'entrée où je continue à le trouver du meilleur effet !

### Pluie d'étoiles.

J'aurais pu, comme 39.999.999 autres, acheter autre chose. Les souvenirs ne manquaient pas, vous en souvient-il ?

Le thème humanitaire de l'Expo — silhouette accroupie soutenant un globe — fut peu exploitée : on n'en a guère fait qu'un vitrail rond à pendre dans les antichambres des philosophes.

Par contre, les Etoiles de l'Expo, qui ornaient les moindres documents, les abords du plateau du Heysel, la grande passerelle de la section étrangère et les revers des uniformes garances de nos hôtes, étaient également, au rayon des souvenirs, montées sur socle de marbre, placées sous verre comme des papillons, cuites en céramique aux côtés de Manneken-Pis ou de saint Michel, incrustées dans le cuir des portefeuilles, moulées en forme de cendriers ou exécutées en dentelle de Halas spécialement par les dentellières hongroises tout autour d'un blason marqué « Bruxelles 1958 ».

Des étoiles, on en voyait partout et bien plus que trente-six ! Elles fleurissaient sur les poudriers, les porte-cigarettes, les boutons de manchettes, les briquets, les porte-clefs, les vases, les tasses, les gourdes, les fanions pour bicyclettes ou encore au centre des cadrans de réveils. Des clefs et des cuillères se terminaient non pas en queue de poisson mais en Etoile, Etoile qui, ailleurs, se multipliait pour former bracelet, depuis la « cacaille » jusqu'au bijou en or massif ! L'un de ces somptueux bijoux était un pendentif composé de l'Etoile avec une perle fine à l'emplacement du 58, le tout monté sur des cercles de gravitation en or.

Et mon pâtissier, qui vendait aussi du « pain Expo » et du « chocolat Expo », s'évertuait à confectionner chaque dimanche des petits gâteaux en forme d'Etoile !

Ah oui, vraiment, six mois durant, elle fut notre bonne Etoile !



*L'Atomium fleurissait partout dans ce jardin merveilleux et éphémère du Heysel. Aujourd'hui, il est seul dans un désert... mais ses petits se sont dispersés dans toutes les parties du monde pour garnir cheminées, tables de nuit, guéridons...*

### L'atomium, faut-il vous l'emballer ou est-ce pour manger tout de suite ?

Aujourd'hui, il nous reste la flèche du Génie civil et l'Atomium. Les véritables... Mais la première était vendue à qui sa forme effilée et audacieuse plaisait, en réduction et en plastique. Quant au second... Là, permettez-moi de vous prévenir que je vais être fastidieux. Car si l'Atomium a fait couler beaucoup d'encre, il a été l'incontestable grosse vedette de ce festival mondial du Heysel et la grosse vedette des amateurs de souvenirs. Acheter un petit Atomium, c'était un peu demander un autographe à cette star du firmament bruxellois.

Dans les vitrines de souvenirs, il y avait des Atomiums de toutes tailles, de toutes matières : d'argent doublé or, d'argent simple, d'onyx, de métal argenté, de plastique, tous montés sur marbre. Certains pouvaient être démontés comme un mécano. D'autres se trouvaient enfermés dans des cubes de verre, comme des poissons vitrifiés, ou sous globe dans de l'eau comme des fleurs. Je me souviens d'un Atomium en plastique dont

chacune des neuf sphères était divisée en deux parties : l'une mate, l'autre dans laquelle on voyait des silhouettes de monuments bruxellois!

A cette époque, n'importe quel objet pouvait être surmonté d'un Atomium miniature : réveils, thermomètres, baromètres, cendriers, carnets d'adresses à dé clic, dateurs de bureau, coffrets à bijoux ou à cigarettes... Il existait même, sur une bonbonnière, un Atomium pouvant être mangé et une boîte à cigarettes de 30 cm sur 20, à volets et à tiroirs, boîte à musique en même temps, le tout surmonté d'un atomium en cuivre ! Le grand luxe...



Les trois pavillons et la chapelle moderne présentés par le Ministère des Affaires Economiques furent, pour beaucoup, la révélation de l'artisanat belge. Orfèvrerie, dinanderies, céramique, tapisserie, cristaux, reliure, étains, sculpture sur bois, bijouterie, émaux, dentelle, imagerie, ferronnerie : il y avait là l'amorce d'une politique du souvenir de bon goût, en faveur de laquelle plaide d'ailleurs l'exposition des métiers d'art qui se tient actuellement au château du Steen à Elewijt. La céramique murale ci-dessus ornait l'entrée du pavillon 121 à l'Expo, dans l'enceinte de Belgique Joyeuse : elle est intitulée : « Elle est soleil et feu, jeunesse, mort et résurrection », créée par J. Van Noten et sculptée par A. Mathieu et L. Wattecamps.

### La marque du « clou » sur tout.

Dans le domaine de la décoration, il existait des Atomiums lumineux. Parfois, le « clou » de l'Exposition servait de socle à une lampe de chevet. Le même motif se retrouvait sur des carreaux de céramique, sur des plaquettes doubles en compagnie de l'Hôtel de Ville de Bruxelles, sur des pots à bière, sur des assiettes à pendre aux murs (en porcelaine, en dinanderie ou en étain), sur des cadrans d'horloges, sur des vases, au fond de cendriers (incrusté, dessiné, en décalcomanie ou encore gravé dans l'étain).

D'ailleurs on incrustait la silhouette du monstre

sur tout : porte-monnaie, portefeuilles, portefeuilles, étuis à cigarettes, à briquet, à peigne, coupe-papier, sifflets de scouts, etc.

### Une table dressée sous le signe de l'Atomium.

Recevant des amis à déjeuner ou à dîner, vous auriez pu dresser votre table sous le signe de l'Atomium : bol à consommé au fond duquel nageait un Atomium tout en perspective; portemenu faits de telle manière que les cartons pouvaient être coincés entre (devant) l'Atomium et (derrière) une boucle inclinée vers l'arrière;

cuillères se terminant par un petit Atomium (qui peut aussi bien être incrusté dans le manche, lequel, parfois, représente un homme supportant l'Atomium à bout de bras); pour les eaux minérales, un ouvre-bouteille, allongé ou bien trapu, permettant de tenir l'Atomium dans le creux de la main, et un bouchon verseur surmonté de l'Atomium, le liquide passant dans le tube central comme, dans celui du Heysel, le fait l'ascenseur.

Ayant servi l'apéritif sur une table trépid ornée du plan de l'Expo, il vous était loisible de bridger avec un jeu marqué de l'Atomium et sur un tapis orné de... l'Atomium et de l'Etoile,

tout en allumant vos cigarettes avec un Atomium-briquet et en buvant de la Munich dans un pot à bière portant cette phrase savante : « Sous le signe de l'atome », écrite précisément sous la représentation de l'Atomium.

### Un Atomium à chaque oreille.

Enfin, pour vous parer vous-mêmes, Mesdames, on avait prévu des broches-Atomiums en tous genres, des breloques faites d'un Atomium seul ou serti dans un cercle, des colliers formés d'une chaîne au bout de laquelle se balançait un Atomium en or ou en argent, des bagues marquées au sceau de l'Atomium, des boucles d'oreille (deux Atomiums d'un seul coup!), des bracelets et, dans un autre domaine de la parure féminine, des foulards portant les monuments anciens de Bruxelles gravitant comme des sputniks autour de l'Atomium !

Au rayon des divers, notons encore les décalcomanies représentant l'inévitable Atomium, des plaques pour voitures, des Atomiums magnétiques pour autos et vélos, un hochet-Atomium pour bébé, des enveloppes et du papier à lettre avec l'Atomium en en-tête, que vous pouviez d'ailleurs utiliser en trempant votre plume dans un encrier en forme de pavillon américain.

Pour les souvenirs, l'Atomium fut donc aussi le « clou » de l'Exposition de Bruxelles. Manneken-Pis en trembla sur son socle, mais il a reconquis le pouvoir, rue de l'Etuve.

### Comme l'eau sous les ponts...

Aujourd'hui, le temps a passé derrière ce « bilan du monde pour un monde meilleur » comme l'eau sous les ponts. Que reste-t-il de la grande confrontation pacifique de Bruxelles 1958 ? Notre capitale fut durant six mois l'Olympie de l'ère atomique, le terrain sur lequel les peuples, tout sourire, étaient venus se confronter sur le thème de la Paix, se rencontrer et s'affronter en laissant leurs armes au vestiaire. Mais, précisément à cet égard, le plateau du Heysel ne fut-il pas un vaste miroir aux alouettes ? Les feux se sont éteints : depuis, plus question de monde meilleur, d'humanisme ou même de simple humanité.

Une fois son bilan achevé, le « monde meilleur » a quitté notre enclos pacifique pour redevenir — au pas de charge — ce que, somme toute, il n'avait jamais cessé d'être : un monde de haine, d'hostilité, de bellicisme et de misère. Pour se rendre à Bruxelles, il s'était endimanché. Depuis...

Depuis, le « monde meilleur » s'est occupé du Congo, du Laos, de l'Algérie et d'autres problèmes aussi peu pacifiques que possible.

Que reste-t-il de nos souvenirs ? Pour quarante millions de gens, des Etoiles, des Atomiums : des jouets pour occuper les humains et — il faut bien le dire car c'est peut-être la seule conclusion pratique de ce bilan du souvenir 1958 — pour flatter leur mauvais goût. La plupart de ces souvenirs, en effet, ne sont-ils pas déjà démodés, dépassés et souvent franchement laids... au point que vous vous demandez parfois avec consternation : « Comment ai-je pu être tenté par cette horreur ? »

Si l'on excepte l'Atomium-miniature en tant que simple élément de décoration, symbole même de l'Expo qui, par sa forme, avait une originalité et une silhouette équilibrée avec bonheur, aucun de ces souvenirs n'a conservé un caractère de permanence.

Oh! les souvenirs de l'Exposition ne sont pas seuls dans ce cas ! Que ce soit chez nous ou au Japon ou en Allemagne ou aux Etats-Unis, nous retrouvons toujours — fabriqués à la chaîne — les mêmes souvenirs parfois accommodés à la sauce locale. Et même en des lieux où semble se pratiquer une « politique du souvenir », vous découvrirez rapidement qu'il s'agit d'une apparence : à Murano pour le verre ou à Vallauris pour la poterie, il y a des trésors certes, mais noyés dans quels épouvantables bric-à-brac dont, en plus, l'honnêteté commerciale n'est pas toujours la vertu principale.

C'est pourquoi nous aurions sans aucun doute intérêt à mettre sur pied chez nous une véritable « politique du souvenir ». Notre artisanat est florissant. Bien que relégué à Belgique Joyeuse, il fut une révélation dans le cadre de la participation du Ministère des Affaires Economiques. C'est peut-être par l'artisanat que le folklore prend toute sa valeur. Réjouissons-nous dès lors, nous Brabançons, de voir se concrétiser l'action de l'Office provincial des Artisans et Métiers d'art du Brabant et souhaitons de voir cette action tendre également vers une « politique du souvenir ».

Nous avons tout à gagner à nous faire une réputation de bon goût. Car, enfin, quel meilleur agent que le souvenir pour remplir cette mission ?

Robert GOFFAUX.  
(Photos de l'auteur.)

### Histoire — OPHEYLISSEM — Folklore

Le Musée Historique et Folklorique d'Opheylissem sera accessible au public du 9 juillet au 20 août 1961.

Dimanches de 10 à 12 heures et de 14 à 18 heures, lundis, jeudis, samedis : de 14 à 18 heures.

# TOURISME ET CONGRÈS INTERNATIONAUX

*(Suite et fin)*

**N**OUS examinerons maintenant le point de vue du tourisme en présence du développement des congrès internationaux. Car il est bien admis que l'on se trouve en présence d'un mouvement en pleine croissance. On ne sait au juste dans

quelle voie il sera poussé, ni fixer de limite à son épanouissement. L'essentiel est de prendre conscience de son existence et de son expansion.

Dès lors, le public des congrès doit être envisagé comme une clientèle touristique, une masse à travailler, et il faut l'appréhender par des moyens appropriés, inspirés de son caractère propre. Et à cette fin, innover, adopter une politique. C'est à présenter des considérations à ce sujet, que nous allons nous attacher. En apparence, nous répèterons des choses déjà dites. Jusqu'ici, nous avons surtout montré l'importance que revêt le mouvement congressiste; fait apparaître la complexité du problème; décrit ce mouvement. Nos répétitions ne sont donc qu'apparentes. Ici, nous allons reprendre ces points et les envisager sous l'angle touristique.

Le tourisme est une entreprise économique. Il doit être examiné en vue d'un rendement. Mais c'est une entreprise où le rendement ne peut être exactement chiffré, car il y a un rendement indirect plus considérable peut-être que le rendement direct. Il faut donc non seulement calculer et compter, mais supputer. Cela nécessite l'examen de moyens productifs

BRUXELLES - UNION COLONIALE BELGE. — Salle pour 500 personnes, équipée pour projection de clichés et de films. Salle pour expositions temporaires. Salle de banquet. Bar. Buffet, Cafeteria.

BRUXELLES - CENTRE INTERNATIONAL ROGIER. — Quatre salles internationales dites : Descartes — Newton — Einstein — Vinci. Plus une salle pour 200 personnes. Installation pour traduction simultanée. Occultation possible des salles. Salles d'exposition. Buffet, Bar, Cafeteria. Parking pour 1.000 voitures.

habiles, dont les effets doivent être suivis de près et contrôlés. On doit en déduire que l'improvisation en cette matière serait dangereuse. Il importe donc de réfléchir, essayer, corriger et ce sont là labeurs qui rebutent les hommes. Surtout à une époque où, toujours, on veut aller vite, cédant dès lors à des apparences, à des approximations, à des impulsions même.

La politique générale suivie en matière de tourisme est d'abord d'attirer et ensuite de retenir l'étranger. Ce sont là deux fins nécessitant des moyens de propagande différents qui peuvent être toutefois combinés. Le monde des congrès doit être soumis aux mêmes règles : attirer d'abord, retenir ensuite.

Le public touristique général est plus ou moins engagé à se rendre en Belgique selon que la propagande à l'étranger est plus ou moins bonne, plus ou moins intensive. Cette propagande on la connaît. Tous les pays font la leur, à peu près la même. Distribution de prospectus, de dépliants, présentation de films. A l'occasion, recours à des conférences, à des séances de diapositives. Actuellement, grâce à des moyens techniques remarquables, on pourrait même donner des émissions de conférences enregistrées, accompagnées de diapositives et de compositions musicales belges, artistiques ou populaires. A ce moyen, on n'a pas, pensons-nous, eu recours jusqu'à présent. Cette propagande générale doit, pour bien faire, éveiller dans l'esprit des congressistes latents,

BRUXELLES - PALAIS DES ACADEMIES. — Construit comme habitation pour le Prince d'Orange, sous le régime hollandais. A donné maintes fois asile à des Congrès. Contient une grande salle pour séances d'apparat et une plus petite, dite salle de marbre, d'une contenance de 150 personnes. Réservé seulement pour des Congrès Académiques.

(Photo de Sutter.)

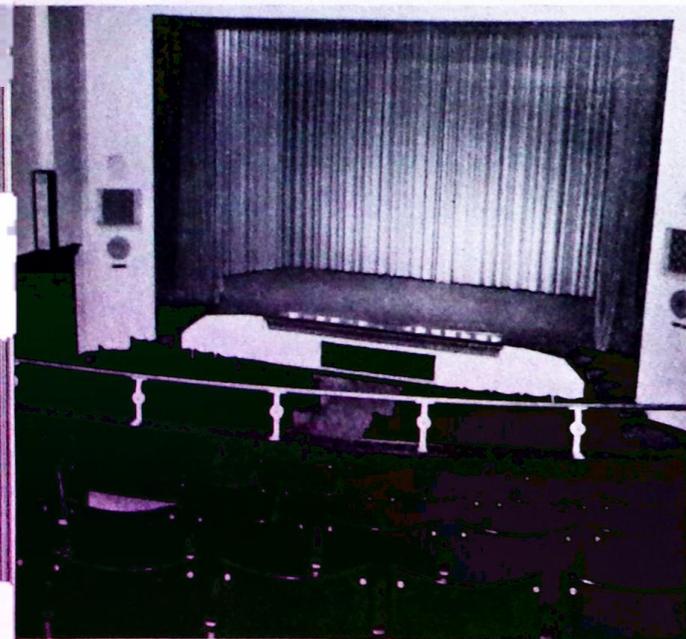
BRUXELLES - PALAIS D'EGMONT. — La Belgique a de longue date pris position dans le mouvement des idées internationales en créant en 1910 une Union des Associations Internationales, non gouvernementales, et en donnant asile à leur Office permanent dans le Palais d'Egmont, dont voici une partie de la façade.

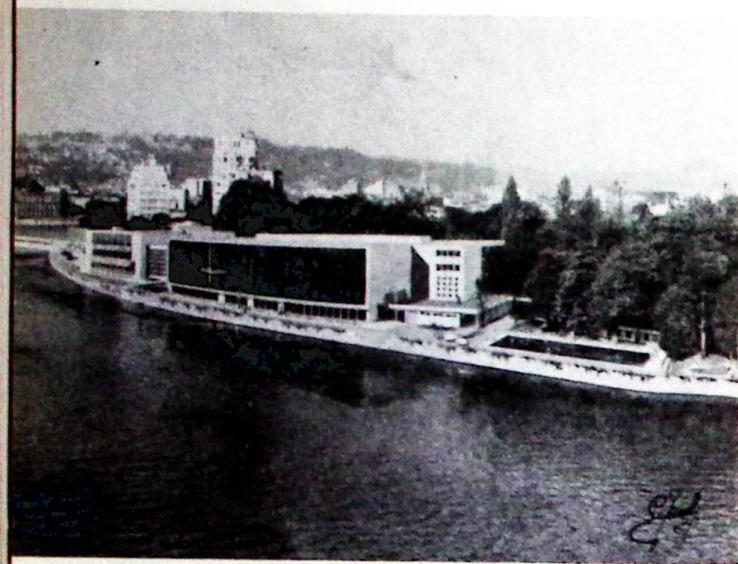
(Photo de Sutter.)

BRUXELLES - OFFICE DES ASSOCIATIONS INTERNATIONALES, dans le Palais d'Egmont. Vue de l'ancienne bibliothèque du Palais où est assemblée la plus riche collection qui soit, commencée il y a plus de soixante ans, concernant les Congrès Internationaux.

Ci-contre, vue de la salle de lecture.

(Photo Congrès Hersleven I.R.P.)





LIEGE. — Palais des Congrès. Salles pour 1.000, 500 et 200 places. Plus 10 salles de 40 à 45 places, avec cloisons mobiles. Installation de traduction simultanée, 6 canaux dans les grandes salles, 3 dans les petites. Installation pour projections de clichés et films ainsi que de magnétophones dans toutes les salles. Salle de fêtes pour 1.000 personnes.

(Photo Jacoby.)



LIEGE. — Palais des Congrès. Grand hall d'accueil, donnant accès à tous les locaux. Grands espaces pour exposition, avec matériel. Cafeteria, bar, grill-room, brasserie. Salle de repos, relax. Bureau de renseignements. Service d'hôtesse. Vaste parking.

(Photo Francis-Niffle.)

le désir de se rendre en Belgique, les disposer favorablement à l'adoption du choix d'une ville belge pour siège d'un congrès.

Mais le congressiste est susceptible d'une propagande particulière, plus insinuante. Elle nécessite sans doute une minutieuse préparation mais elle est, habilement conçue, susceptible d'efficacité. A combien s'élève dans le monde le nombre de personnes fréquentant les congrès ou aptes à être absorbées par les multiples mouvements internationaux ? On ne pourrait l'estimer. C'est une foule, certes, mais autant dire anonyme. Cependant, il y a — comme toujours quand on veut faire un effort — possibilité de l'inventorier d'une façon assez approximative. Tout congrès a publié une liste de ses participants qui donne généralement l'indication de leur pays, de leur titre, parfois de leur adresse. Il n'y a nulle difficulté à se procurer ces listes. Si les adresses ne sont pas données, s'efforcer de les obtenir. Comment ? En s'adressant au comité organisateur. Il peut arriver que celui-ci ne désire pas s'en dessaisir. On peut aussi solliciter le concours d'un Belge, engagé dans le mouvement, pour qu'il effectue cette recherche. Si le

congrès dépend d'un organisme permanent, s'il a un secrétariat à demeure, il a aussi ses adhérents permanents, ses membres somme toute. En procédant à une investigation de ce genre pour tous les congrès, tous les mouvements internationaux, on parviendrait à inventorier assez précisément, le monde des congressistes, réel et latent, de partout. Ce travail n'est pas impossible. Nous savons que l'on est facilement porté à jeter les bras au ciel quand on se trouve en présence d'une tâche à entreprendre. Nous savons aussi qu'on laisse alors facilement tomber les bras. Nous savons surtout que si, au contraire, on met les bras au travail, on aboutit toujours à un certain résultat. Nous savons enfin que si on persévère, on arrive au succès. Parfois étourdissant. Cette exploration du monde des congrès n'est-elle d'ailleurs pas faite par des entreprises commerciales ? Chaque année, nous assistons à l'un ou l'autre congrès, parfois à plusieurs. Or, chaque année, nous recevons de lignes de navigation ou de lignes aériennes, des prospectus et des offres pour nous transporter aux lieux de nos réunions. Ces entreprises savent donc que nous sommes susceptibles de nous y rendre. Elles ont des

moyens de prospector la clientèle éventuelle des congrès devant se réunir dans les pays qu'elles représentent. Si elles font cet effort, c'est qu'elles en escomptent un rendement. Quelquefois, il nous arrive de recevoir les prospectus de deux ou trois lignes d'aviation desservant notre pays de destination ou de plusieurs lignes de navigation. Si ces entreprises ont un représentant en Belgique, parfois il prend contact avec nous téléphoniquement, s'offrant à nous rencontrer. Nous disons donc que si on veut, il y a possibilité de toucher les couches de population atteintes de congressite et de s'insinuer dans le filon.

Mais, tout client possible dépisté, il faut l'aborder. Parmi les dépliant de propagande courante, il convient de lui en adresser un, rédigé dans sa langue, cela va de soi, accompagné d'une lettre-circulaire l'engageant au cours de ses déplacements à visiter la Belgique, notamment à l'occasion de l'un ou l'autre des congrès auxquels il a l'habitude d'assister. Si cette personne occupe une fonction dans un comité international et peut être appelée à décider du lieu de réunion, on a, à son intention, un autre petit dépliant montrant l'équipement de la Belgique en locaux susceptibles d'accueillir des congrès. On joint aussi à l'envoi un dépliant avec des suggestions de circuits touristiques destiné à lui faciliter la visite

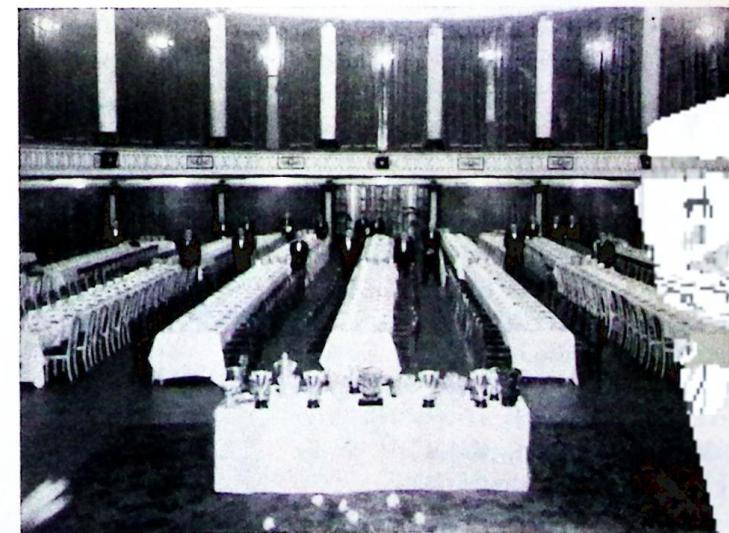
WEGIMONT. — Lieu propice à la réunion de symposia. Ancien château dans un grand parc. Peut réunir 150 personnes avec possibilité de logement. Bar, restaurant, parking.

(Photo Thill.)



du pays. Une fois de plus on s'écriera : Quel travail ! Une fois de plus nous dirons, d'autres le font. Ou tout au moins quelque chose de similaire. Il nous arrive de recevoir, parfois à l'occasion du nouvel an, avec de bons souhaits, à la fois sincères, nous le voulons bien, mais surtout intéressés, de petits prospectus d'hôtels se recommandant à nous lors de notre passage dans leur ville. Il faut tout de même qu'ils nous aient dépistés. Une fois encore soulignons qu'ils ne font pas cette dépense s'ils n'escomptent pas un profit. Enfin, nous ajouterons qu'un hôtel de Bruxelles envoie lui-même, un charmant prospectus de ce genre, très bien illustré, avec vues de ses salles de restaurant, de ses salons, de ses salles de réception et de ses chambres. Ce que nous proposons n'a donc rien de bien sorcier. Le faire en grand et systématiquement en cela seulement consiste notre suggestion. En fait, chaque année, on distribue un peu au hasard, parfois à la volée, des millions de dépliant. Combien y en a-t-il qui touchent un client possible ? Peu. A nous faire penser aux insectes qui pondront des dizaines de milliers d'œufs dont pas cent peut-être arriveront à éclosion. Aux plantes de même, qui, à tout vent, sèment des milliers de graines dont quelques-unes seulement germeront. Nous pensons que, en présence de personnes qui certainement pro-

SPA. — Les vastes locaux du Casino renferment de nombreuses salles d'une contenance variée, dont un grand salon de réception et des salles de commission. Buffet. Restaurant où peuvent être servis des banquets pour 1.200 convives.





ANVERS. — Six locaux peuvent recevoir des Congrès avec des volumes variés et des commodités diverses. Citons entre autres le Cercle Royal Artistique et Littéraire, le Provinciaal Veiligheidsinstituut. Enfin le « Zoo » vient d'aménager de tout nouveaux locaux bien équipés dont une grande salle pour plus de 2.000 personnes. Salles de dimensions diverses de 125 places à 1.200. Possibilité d'expositions avec matériel. — Vue de la salle pour 1.200 personnes, avec vestiaires et dégagements.

(Photo Cinex.)

jettent un voyage, les atteindre, directement, offre plus de chances d'en faire nos visiteurs.

Nous devons intéresser à cette propagande les Belges qui assistent à des congrès afin, non pas de les engager à se muer en agents de propagande touristique, mais afin de les inciter à orienter les organisateurs vers notre pays quand ils doivent choisir le siège de leurs prochaines réunions. Evidemment, il est indispensable que nos compatriotes, en situation d'influencer la décision d'un congrès, soient assurés que leurs invités seront accueillis. Cela implique la nécessité de l'adoption d'une politique des congrès et d'un budget. Sans sacrifices, la Belgique, à une époque où la zone des lieux possibles de réunir un congrès s'étend à la terre entière, risque de perdre la place privilégiée qu'elle a occupée jadis. Avec des



ANVERS - « Zoo ». — Salle Keurvels spécialement aménagée pour projections de films, diapositives, documents.

(Photo Cinex.)

sacrifices, il lui est loisible et plus facile qu'à d'autres, de devenir vraiment le centre mondial dans ce domaine. Il nous est loisible dans ce genre d'activité d'avoir des idées qui ne soient pas à la dimension de notre territoire : petit pays, petites idées.

Parmi nos dirigeants, il en est qui sont disposés à soutenir ce mouvement quand il s'agit de congrès d'affaires, à caractère économique, dont on suppose un rendement futur, mais se montrent indifférents sinon hostiles, quand il s'agit de réunions intellectuelles. Toujours ce même matérialisme belge étroit, toujours ce statisme béotien. Comme si le prestige, la grandeur d'un pays, sa réputation, tenaient seulement à des kilos de rails et de mètres de tissus et nullement aux valeurs spirituelles. Seules celles-ci sont prestigieuses; les premières sont exclusivement

ANVERS - « Zoo ». — Salle Ost, spécialement conçue à des fins éducatives et pédagogiques; 125 personnes. Installations techniques complètes. Le « Zoo » possède une taverne et restaurants, dont l'un donnant sur le jardin.

(Photo Cinex.)



matérielles. Faut-il les exclure ? Certes non, les servir, c'est bien, mais pas les avantager au détriment des secondes. La réputation, l'estime, l'admiration viendront plus des satisfactions de l'esprit, et cette réputation aura d'ailleurs d'heureuses répercussions dans le secteur des affaires économiques et commerciales.

Quand un congrès a fait choix de son siège, l'effort belge doit faire en sorte que les participants y viennent en aussi grand nombre que possible. Sans doute, les organisateurs ont-ils en main les moyens de toucher leur clientèle éventuelle, car ils visent au même objectif. Ils la connaissent. Comment leur propre propagande est-elle faite ? Ils ont des membres fidèles et assidus, répartis dans la plupart des pays. Là, il y a des groupements nationaux spécialisés qui ont généralement une revue ou un bulletin. Ils disposent donc des moyens de toucher la plupart des personnes s'intéressant à l'activité du congrès. Malgré cela, beaucoup de personnes ne sont cependant pas informées. Pour chaque congrès appelé à se tenir en Belgique, nos représentants belges dans les pays étrangers, devraient entreprendre une action spéciale sur place pour inciter le plus grand nombre possible de personnes à choisir, cette année-là, la Belgique comme lieu de leurs vacances. Afin de connaître les noms, ils doivent prendre contact avec les organismes nationaux, sociétés ou revues, où peuvent se recruter des participants. A ceux-ci, seraient adressés des documents susceptibles de faire naître en eux le désir de se rendre à ce congrès. Prospectus, dépliants, programmes d'excursions dans le pays. Tâcher au besoin d'obtenir que les publications spécialisées glissent dans leurs envois l'un ou l'autre dépliant bien suggestif, ou une circulaire ayant l'apparence d'une invitation personnelle. Une action directe donc, plus difficile à opérer, nécessitant une préparation parfois ardue, mais plus efficace, car elle saisit les gens au moment où ils se sentent attirés déjà par des problèmes qui leur tiennent à cœur. C'est une pression somme toute susceptible de déclencher une décision finale. Il faut opérer une manœuvre déjà au paragraphe de la propagande touristique générale. C'est appliquer à notre politique la méthode qu'utilisent les compagnies aériennes ou de navigation dont nous parlions précédemment. Des difficultés se rencontreront au départ, mais cela deviendra vite une routine.

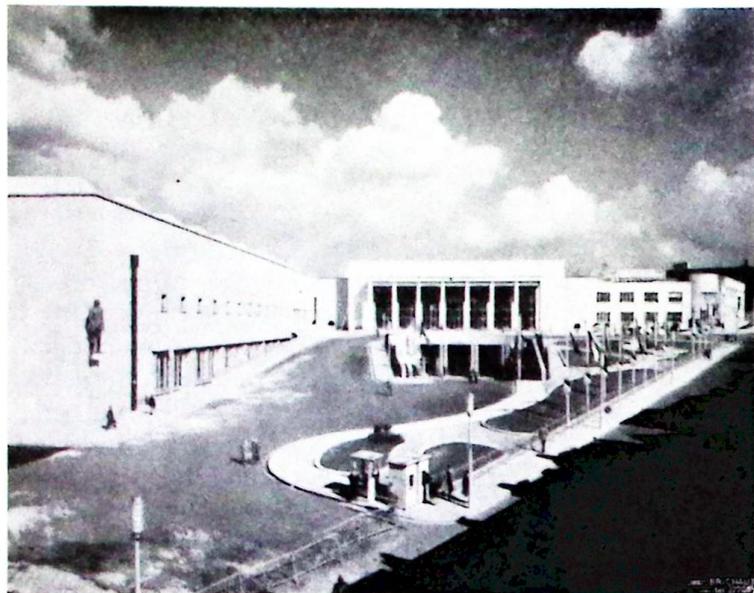
Cela nécessite la présence d'un personnel recruté sur place, dira-t-on. Parfois, pas toujours. Nous avons tout de même des représentants commerciaux dans nos légations et consulats, et le Commissariat au tourisme a les siens. Le tourisme est tout de même à considérer comme une des plus importantes industries nationales. S'engager dans une activité nouvelle provoque toujours septicisme ou résistance. Il n'est tout de même pas tellement difficile de prendre contact avec les organismes, sociétés ou revues, intéressés par le programme du congrès. Au bout de quelques fois, l'action deviendra machinale, répétons-le.

On peut être amené à se demander si ces agents sur place ne devront pas être rétribués. Cela dépend. Cela peut rentrer dans le cadre de leurs obligations normales, générales. Si vraiment cela leur occasionne un surcroît de travail ou de frais, une indemnité spéciale pourrait leur être attribuée. Ou bien, on pourrait leur appliquer un système inspiré de celui des compagnies d'assurances qui accordent une prime à leurs agents pour toute nouvelle affaire. Si nous ne nous trompons, un pays avait dans l'entre-deux-guerres, recouru à un procédé de ce genre en faveur de la vente, en des pays étrangers, des produits de ses métiers d'art (la formule serait d'ailleurs à retenir pour notre exportation de ce genre d'article).

Notre action devrait donc tendre : 1) à augmenter le plus possible le nombre de congrès internationaux se tenant en Belgique; 2) à augmenter le plus possible le nombre de participants aux congrès se tenant dans le pays; 3) tâcher d'obtenir la prolongation, ne fut-ce que d'un jour, de ces congrès. C'est ce que nous allons maintenant examiner.

Chaque fois que nous en avons l'occasion, nous insistons sur l'importance de toute action en vue de retenir tout visiteur introduit chez nous. Cela nous semble relever de la plus élémentaire des tactiques.

Tout congrès a son comité d'organisation sur place. Il convient de prendre contact avec lui. Il faut profiter de la présence de tout étranger pour l'inciter à visiter la Belgique. Notons que nous ignorons d'habitude les étrangers qui viennent chez nous. Ils figurent plus ou moins dans des statistiques, anonymement, en tant que simple unité comptable et leur présence ne nous est connue qu'après leur départ. La clientèle des Congrès peut être connue d'avance et chaque étranger repéré individuellement et personnellement. Combien une action directe serait aisée à entreprendre si on voulait l'organiser systématique-



CHARLEROI. — Palais des Expositions à gauche, des Congrès dans le fond. Salle de cinéma, 100 places. Restaurant, Salles de 40, 100, 300 et 400 personnes. Brasserie, Foyer, Salles d'exposition. Parking.

(Photo Brichaux.)

ment. Bien des pays savent fort adroitement vous faire parvenir à ce sujet des documents très engageants, mais, trop souvent, ils vous les remettent trop tard. Vous avez déjà fait vos projets, établi votre itinéraire de voyage et fait votre budget. C'est assez bien de temps avant les dates fixées pour les réunions que ces documents devraient parvenir aux intéressés. Quand leur programme est tracé et leur budget établi, c'est trop tard. Nous remarquons que nous avons tendance à toujours arriver trop tard pour obtenir un plein rendement. Tout congressiste doit se trouver, grâce à une influence antérieurement subie, disposé à adhérer à tout projet d'excursion figurant au programme des congrès. Il convient d'agir sur les organisateurs pour qu'ils inscrivent à ces programmes une ou des excursions. Mais lesquelles? Généralement, on prévoit une excursion d'un jour. Il faut insister pour que cette excursion ne soit pas inscrite à la fin du congrès, après la séance de clôture, comme on le fait trop souvent. Ainsi placée, un effectif déjà grand de participants, a quitté la ville, sinon le pays.

Il faut tâcher aussi que des excursions d'après-midi (ou de soir s'il y a dans les environs du siège du congrès des spectacles intéressants à montrer) soient prévues. Beaucoup de membres, nous l'avons remarqué, n'aiment pas les journées où, du matin au soir, on les retient en séance. L'absentéisme aux séances d'après-midi se remarque aisément. Les con-

tacts amicaux entre participants se nouent d'ailleurs mieux au cours de promenades récréatives; il y règne une atmosphère moins austère, moins protocolaire, où l'on s'abandonne mieux aux effluves de la cordialité. Cela contribue à étendre largement l'éventail des souvenirs agréables que l'on emporte et par conséquent à accréditer la réputation accueillante du

pays. Pour ces excursions d'un demi jour, il convient, si possible, de mettre au programme la visite de l'une ou l'autre institution ou entreprise ayant quelque rapport avec l'objet même du congrès. C'est contribuer ainsi également à établir le bon renom du pays, non plus seulement dans l'esprit d'accueil, mais dans le sens de son organisation, de son équipement.

Toutes les excursions doivent être avant tout considérées comme des délassements. Eviter de les surcharger, éviter de presser les gens, de les fatiguer, ainsi qu'il arrive trop souvent, animé que l'on est du désir de leur montrer le plus de choses possible. De larges moments, à des endroits particulièrement bien choisis, doivent être prévus pour des arrêts reposants. Bien choisis, certes, dans de beaux sites, devant de captivants panoramas. Nous n'insisterons jamais assez sur la nécessité de ne pas surcharger les itinéraires d'où les participants rentrent fourbus, heureux de retrouver leur lit. Dans ce cas, les réactions sont défavorables et l'effet de propagande indirecte en faveur du pays est anéanti. Si on s'en remet à des tiers pour l'organisation de ces excursions; bien superviser leurs projets, lutter contre la tendance à étendre les kilométrages. Combien il est préférable que le participant, en descendant le soir de son autocar, éprouve le regret que cela soit déjà fini.

Si tourisme dit rendement, si tout doit être mis en œuvre pour retenir davantage le client, il est maladroit de ne pas songer à son euphorie. Parti,

ou bien il respire comme d'une délivrance d'avoir été trop sous pression, trop gavé et rentré chez lui, au lieu d'exprimer de l'enthousiasme, il manifeste plutôt de l'harassement; ou bien il n'a éprouvé que des satisfactions des journées de travail, satisfactions des délassements, et il devient pour nous dans son pays, un agent de propagande. Ses conversations ultérieures, en toute circonstance, dans son milieu familial ou avec ses compatriotes sont plus susceptibles de nous faire une bonne réputation que toutes les affiches, dépliants ou prospectus imaginables.

Mais, à condition de savoir s'y prendre assez longtemps d'avance, il faut s'attacher à donner à tout congressiste le désir de prolonger son séjour en dehors des dates fixées pour le congrès; l'engager à le visiter quelques jours avant l'ouverture des débats, ou quelques jours après. L'inciter à y séjourner, à y passer ses vacances. Tout succès dans cette voie, est double souvent, car le congressiste est généralement accompagné de sa femme. C'est pourquoi les dépliants et prospectus distribués à temps sont alors d'une utilité capitale. Encore doivent-ils être de qualité et justement dosés. Il ne faut pas inonder le congressiste de documents dans lesquels il se perd et qu'il ne lit pas. Qui se contredisent parfois, ordonnant des renseignements différents. C'est gaspiller le papier. Quelques dépliants bien illustrés, mais qui ne soient strictement évocateurs que de monuments ou de sites de classe véritablement internationale. Il est maladroit et contremandé de tromper le visiteur par la présentation de photos embellissant des sites d'intérêt secondaire ou à peu près nul, alors que la vision sur place sera pour lui un grand désenchantement. Propagande à rebours celle-là. Nous en avons tous été victimes. La suggestion touristique doit être calculée comme la suggestion commerciale et, à l'appel, à l'appât, doit correspondre un hon-

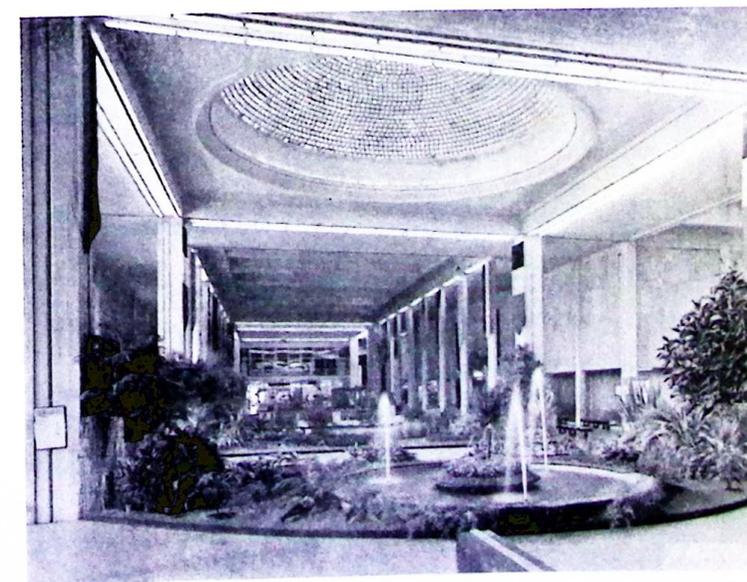
CHARLEROI. — Palais des Expositions et Congrès. Hall d'honneur. Tous les services généraux : poste, téléphone, télégraphe, télex, banque, interprètes, hôtesses. A Charleroi, le Palais des Beaux Arts et l'Hôtel de Ville offrent aussi des locaux appropriés pour réunion de Congrès.

(Photo Brichaux.)

nête produit. Si la qualité ne répond pas à l'indication publicitaire, on ne renouvelle pas l'achat et on combat le produit. Probité et honnêteté se recommandent.

A côté de l'image suggestive, engageante, doivent être jointes sur feuillet détachable, toutes les indications pratiques nécessaires au touriste qui désire répondre à votre appel. Nous commençons seulement en Belgique, à nous engager dans cette voie. Mais que d'exemples nous pourrions aller puiser dans des pays autrement habiles, autrement méthodiques, surtout parce que plus objectifs et où les organisations de propagande disposent d'une bien plus grande indépendance d'action. Pays où seul règne le souci d'assurer le plein rendement des buts poursuivis, sans aucune préoccupation étrangère à l'intérêt général bien compris. Les intentions cachées et le bluff sont vite éventés et déprécient ceux qui s'y livrent. Si les naïfs peuvent s'y laisser prendre, les gens réfléchis ou intuitifs ont leur attention vite alertée. A ces derniers, appartient cependant de décider si un pays est ou non propice à la convocation d'un congrès.

Ce qui serait surtout souhaitable, c'est que puissent être envoyés aux congressistes éventuels plusieurs mois à l'avance, quelques itinéraires d'excursions qui leur seraient conseillés de faire, soit avant, soit après le congrès, itinéraires illustrés, en couleur, contenant tous les détails des points importants à visiter, et les prix rigoureusement exacts. Nous avons la fâcheuse manie de transposer dans le domaine touristique les cadres de notre organisation administrative. On fait des itinéraires



raires par province. Ce n'est pas que les services provinciaux et leurs publications doivent être supprimés. Loin de là. Mais nombreux sont les problèmes qui devraient être étudiés et les entreprises réalisées à la suite d'une concertation préalable des divers organismes provinciaux. Des itinéraires à l'usage d'étrangers devraient être élaborés en commun sans souci des frontières provinciales. Quel est l'étranger (et même le Belge) qui, appelé à circuler dans le pays se soucie de ces délimitations? Alors que les vitesses sont si grandes! On est à peine installé en voiture ou en car que l'on sort de la province où l'on se trouvait. Une politique des congrès imposerait aux organismes touristiques, à tous les échelons: local, provincial et national, une préparation coordonnée de ces itinéraires recommandés. Faire somme toute pour l'automobiliste ce que l'on faisait jadis pour le piéton: lui procurer des itinéraires bien étudiés, lui mâcher la besogne, le prendre par la main. Le nombre de congressistes circulant en auto va grandissant. Il progressera encore avec les années. C'est à eux qu'il faut songer en vue de l'avenir. Mais, ne doit pas être négligé l'étranger qui se déplace en train. Il reste majorité. Il conviendrait à l'intention de ce dernier de faire davantage connaître nos cartes de voyage de cinq et de dix jours. Nous avons maintes fois constaté qu'il les ignorait. Ainsi que les circuits combinés, train-autocar. Combien de fois, en 1958 surtout, à des étrangers, n'avons-

nous pas signalé ce moyen avantageux de se déplacer, cela aurait eu pour résultat de leur faire prolonger leur séjour chez nous, de plusieurs jours, résultat auquel, nous ne saurions assez insister, doit tendre toute politique touristique bien comprise.

Il est évident que cette politique des congrès avantagera Bruxelles en raison de la diversité des locaux susceptibles d'être mis à la disposition des congrès: équipement, appropriation aux besoins variés etc. Car, indépendamment des locaux aptes à les abriter, dont nous donnons des illustrations, on pourrait encore citer: l'Université, en dehors de la période des cours, le Palais des Beaux-Arts, en dehors de la saison, le Musée d'Art et d'Histoire, pour certains congrès spécialisés. Mais la Province bénéficiera des excursions. D'autre part, les initiatives des villes de province peuvent attirer des congrès. Voyant le développement que prend le mouvement et son aspect lucratif, certaines seront incitées à faire des sacrifices pour les accueillir. Ce mouvement n'est pas sans se manifester déjà quand on voit comment un peu partout on aménage ou construit des locaux en tenant compte de cette affectation éventuelle. Notons aussi, que, à peu près dans chaque mouvement international, il y a des Belges. Tous ne sont pas de Bruxelles. Selon leur lieu d'origine, ils auront une propension à favoriser leur ville natale.

Bref, des compétitions se manifesteront. Ce sera prétexte à émulation.

Au point de vue excursion, le Brabant retirera sans doute des avantages quand les congrès organiseront des délassements d'une demi-journée. La grande banlieue bruxelloise, le Brabant wallon, certaines villes du Brabant flamand (Louvain, Diest, Léau) pourront constituer des centres d'attraction pas trop éloignés.

Ce qui est à souhaiter, en tout cas, c'est que en présence de ce problème, l'esprit de revendication local ne se manifeste pas. Il y a un intérêt général pour le tourisme national, pour le prestige du pays. Une bonne coordination sera plus profitable à tous qu'un esprit de clocher mal compris.

Ne fut-ce déjà qu'une hôtellerie insuffisante et inconfortable, rend impossible à maintes localités l'éventualité de voir s'y réunir des congrès.

Une large politique devrait envisager déjà la question du siège permanent des congrès internationaux. Dans de nombreux domaines de l'activité internationale, des sociétés internationales sont déjà constituées. Tôt ou tard, l'extension du mouvement leur imposera l'obligation de se fixer, de se trouver un local. Problème à trop longue échéance pour qu'on l'englobe dès à présent dans une politique des congrès. Il serait toutefois imprévoyant de ne pas y songer afin de ne pas se laisser surprendre par les événements. Ceux-ci vont si vite aujourd'hui. Aussi, sans y

chercher dès à présent une solution, serait-il sage de rester attentif.

Comment s'y prendre pour élaborer cette politique à laquelle au cours de notre étude nous avons tant de fois fait allusion. Tout d'abord, elle ne doit pas être improvisée. C'est un reproche que nous faisons à la plupart de nos entreprises, non seulement touristiques. De plus en plus, on s'en remet aux administrations du soin de réaliser. Or, dans l'esprit administratif, toute étude conduit à la rédaction d'un rapport. Quand ce rapport est publié, on croit avoir tout résolu. Tandis que celui-ci n'est vraiment qu'un point de départ, une préparation. Le principal, mais le plus ardu, est de le réaliser.

Un second défaut de nos réalisations, c'est le changement fréquent des personnes chargées de l'étude ou de la poursuite d'une affaire. Rien n'est plus préjudiciable à la bonne fin d'une entreprise. Il faut y atteler une personne que l'on a eu le souci de bien choisir et lui confier le soin de mener la tâche à bon port.

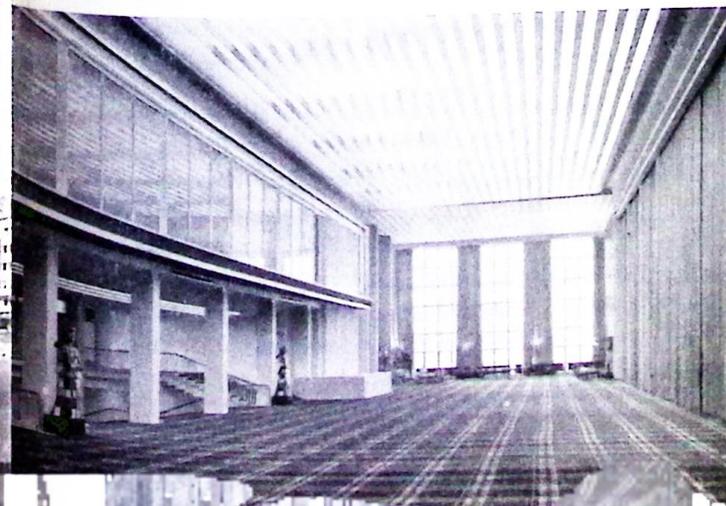
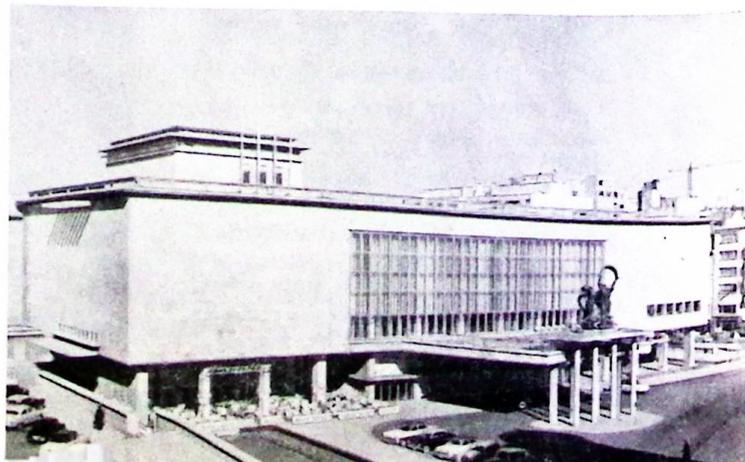
Un troisième défaut c'est la tendance des administrations à imposer leurs conceptions dans les domaines où leur concours est sollicité. Leur rôle doit être surtout de procurer les moyens de réalisation mais de faire appel aux personnes estimées compétentes pour élaborer un programme d'action. S'en remettre pour tracer celui-ci aux suggestions et aux délibérations des gens spécialement qualifiés. C'est ce qu'on

GAND. — Casino, annexé au Palais des Floralies. Sept salles de 400 à 800 places. Equipement possible pour projections, traductions simultanées et occultation. Salles d'exposition. Bar, Cafeteria, Restaurant. (Photo De Vogelaere.)

OSTENDE. — Kursaal. Façade vers la ville. Salles pour 500 et 1.000 personnes. Salles plus petites possibles. Equipement possible pour traduction, projection, enregistrement, etc. Salle et matériel disponible pour expositions.

OSTENDE. — Kursaal. Hall d'honneur, vue vers la salle de lecture. Le bâtiment est équipé en services généraux, téléphones, etc. Bar, Cafeteria. Buffet, Restaurant.

KNOKKE. — Casino. Façade vers la mer. Dix salles de réunion de 35 à 1.200 places. Salle pour projections cinématographiques. Personnel spécialisé pour l'organisation de Congrès et pour la solution de tous les problèmes d'éclairage, d'acoustique, d'occultation. (Photo Gastmans.)





KNOKKE. — Casino, Bar, cafetaria, restaurant, salle pour banquets (400 couverts). Vue de la salle de restaurant dite « du lustre ». (Une curiosité : 8 mètres d'envergure, 3.700 pièces de cristal et 2.000 ampoules.)

fait, dira-t-on. En principe, oui, mais la réalité est bien différente. C'est tellement vrai que les « compétences », comme on dit, les vraies, les meilleures, se dérobent quand on sollicite leur concours. C'est encore bien si, après avoir sollicité avis et conseil, des personnalités autorisées, l'administration ne s'en attribue pas le mérite. La désinvolture avec laquelle on agit souvent écarte les meilleures volontés et les concours les plus précieux.

A qui devrait être confiée la tâche d'élaborer une politique des congrès ? La besogne essentielle étant, au début tout au moins, d'ordre touristique, au Commissariat général au Tourisme. C'est lui, évidemment, qui aura pour mission de réaliser les moyens de propagande qui auront été préconisés. Mais des concours lui seront indispensables. Lesquels ? Il faut songer à des organismes particulièrement mêlés à la vie des congrès.

Nous pensons à la Commission nationale belge de l'Unesco qui, à son activité ordinaire, devrait ajouter une préoccupation nouvelle. Elle est en bonne place pour connaître les organismes internationaux, les congrès projetés, obtenir des renseignements, faci-

liter des contacts avec des personnalités étrangères. Elle possède, ou elle se doit en tout cas d'avoir des connaissances sur les nécessités, les besoins qui s'imposent en matière d'organisation. L'Union des Associations internationales serait appelée à jouer un rôle important dans cette action. Son comité directeur est en Belgique. Son Office, avec toute la documentation, est sur place (une documentation réunie depuis 1910). Il est à même de documenter très précisément un comité chargé d'étudier une politique, mais surtout, dans la réalisation de cette

politique, apte à jouer un très grand rôle. Seulement, ces moyens devraient être élargis et une aide financière plus grande lui être accordée. Il est invraisemblable, à une époque où un mouvement de cette envergure se dessine; où l'intérêt touristique qu'il présente est indiscutable; où nous avons chez nous et nulle part ailleurs, une institution vieille d'un demi siècle, qu'elle soit si peu connue. Bien des lecteurs, nous en sommes certains, ignorent l'existence sur notre sol de cette institution. Elle fut, lors de sa création, une véritable anticipation. Qu'on n'en ait pas compris l'intérêt jadis, soit, mais actuellement, la revendication seule de son existence serait un titre à la reconnaissance de la Belgique comme initiatrice du mouvement.

Il faut éviter d'étendre considérablement une commission chargée d'élaborer un programme d'action. Quelques personnes, particulièrement qualifiées, suffiront, quitte à celles-ci de consulter toute autre personne en cas de nécessité. Pas alourdir le travail, par une multitude de présences. D'autant plus que, l'expérience nous l'a montré, l'absentéisme règne dans ces commissions nombreuses et les décisions manquent généralement de sagesse. Surtout ne pas se

croire obligé, ce qui est devenu chez nous un usage, d'y mettre en tout premier lieu des représentants de chaque parti.

Un programme étant élaboré, que l'on aura pris tout le temps de préparer, il s'agira de passer à sa réalisation. A ce moment, il faudra voir comment il convient de procéder pour le mieux.

Bien des choses seraient à dire encore concernant les congrès. Nous ne les avons envisagés ici qu'en tant qu'objet présentant un intérêt touristique. Bien des problèmes se posent encore si l'on veut aborder l'examen de leur organisation et de l'amélioration de leur efficacité. Le but essentiel de notre étude est d'attirer l'attention sur leur importance et la nécessité d'entamer une adroite politique d'attraction.

Nous avons l'impression que la Belgique a perdu de son esprit d'initiative. Elle n'a plus son allant, son audace d'il y a un demi siècle. Elle n'ose plus entreprendre. Elle attend de voir ce qui se fait dans son entourage. Elle imite et invente peu. Elle s'efface. Il y a quelque soixante ans, la *Bibliothèque de Philosophie scientifique*, collection qui existe toujours et que dirigeait alors un savant, un précurseur dans le domaine de l'étude de l'atome, Gustave

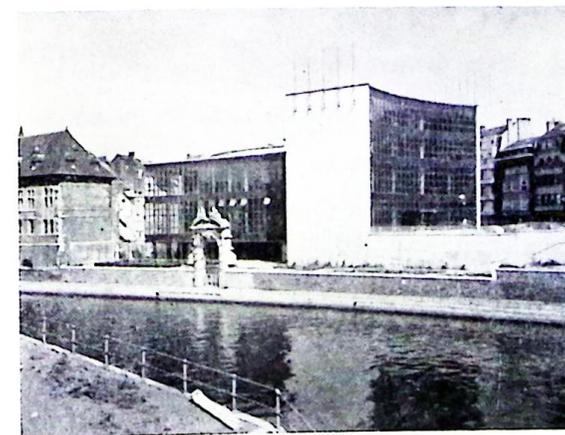
Lebon, avait publié un livre intitulé : *Belgique, Terre d'expérience*. A cette époque, nous étions considérés comme initiateurs. Du dehors, on nous suivait du regard. On venait voir sur place les entreprises que nous tentions (nous nous demandons si ce n'était pas Léopold II qui était parvenu à nous donner cet esprit audacieux d'entreprise). Actuellement, nous avons un complexe d'infériorité. Parce que nous nous savons petit pays, nous nous croyons obligés humblement, d'attendre que les grands — nous les appelons d'ailleurs ainsi — nous guident de leurs conseils ou de leur exemple. Nous voudrions que la Belgique se ressaisisse. Sans tomber dans un nationalisme stérile, bien entendu, sans préoccupation d'orgueil

non plus, nous songions à une meilleure et plus large utilisation de nos valeurs. Elles sont grandes. Pourquoi nous confiner, avec humilité, dans un rôle attentiste, nous classer au nombre des suiveurs, alors que, à l'exception de bien peu de domaines, nous disposons d'énergies et de talents pour nous imposer en tant qu'initiateurs. Ne redoutons pas de redevenir : Terre d'expérience.

Albert MARINUS.

NAMUR. — Maison des Arts François Bovesse, au bord de la Sambre, près du confluent. En voie d'achèvement. Sera équipée d'une façon moderne et complète pour la réunion de Congrès. Vue du gros œuvre. Achèvement prévu pour 1962.

(Photo Bauters.)



## Le moulin de Diest, accessible au public

Le ravissant moulin à vent de Diest, dont la noble et altière carcasse domine les remparts de la ville, à deux pas de la célèbre plage de la Lunette, a été inauguré, officiellement, le 25 juin dernier, en présence de nombreuses personnalités conduites par M. de Néeff, gouverneur de la Province de Brabant et devant un concours extraordinaire de foule.

Le vénérable rescapé des temps révolus est, désormais, accessible au public tous les samedis et dimanches moyennant acquittement d'un droit d'entrée de 5 F par personne. Grâce à cette heureuse initiative, l'occasion est enfin offerte au visiteur de s'initier aux secrets de la merveilleuse mécanique de nos moulins. Signalons, encore, que le moulin, de par sa situation, ménage d'admirables perspectives sur la plage de Diest et la verte campagne environnante.



(Photo de Sutter.)

*La moisson est pareille au flot qui se répand  
Et, prisonnier de son foisonnant labyrinthe,  
Je ne vois qu'un clocher tel un phare qui pointe  
Son aiguille de feu dans le ciel du Brabant.*

*Blés*

*J'entends de temps à autre un ramier qui roucoule  
Aussi perdu que moi dans cette mer qui n'est  
Que va-et-vient, remous, tourbillons, mascarets  
Et vagues que le vent à petits coups déroule.*

*Je suis un naufragé qu'environnent les eaux  
Mais, long couloir étroit, brèche et fil d'Ariane,  
Retors et sinueux ainsi qu'une liane,  
Un sentier me conduit au port, comme un bateau.*

*Autour de moi, soudain, une troupe se lève  
Et ses lames d'acier se mettent à chanter  
La strophe qui prélude au reflux de l'été  
A l'exil des oiseaux et l'absence des sèves.*

*Pourquoi se lamenter sur les jours à venir  
Et penser aux épis qui finiront en poudre  
Quand août, tel un faucheur qui veut se faire absoudre,  
Engrange, au fond du cœur, le blé du souvenir ?...*

Joseph DELMELLE.

*d' Août*

*En compagnie de Maurice Duvaerts, secrétaire général de l'Office provincial des Artisanats et des Métiers d'Art du Brabant, MM. les députés permanents Spaelant et Malherbes, vice-présidents de l'Office, visitent notre stand à la Foire de Munich. Ils sont accompagnés de M. André D'Haese, attaché commercial auprès du Consul général de Belgique à Munich.*

*Au rendez-vous des Métiers d'Art*

## Le Brabant à Munich



*CHAQUE* année Munich est le rendez-vous idéal international de l'artisanat et des métiers d'art. Sa Foire de l'Artisanat a une réputation qui n'est plus à faire.

Elle s'est tenue cette année du 31 mai au 11 juin et a reçu près de 400.000 visiteurs spécialisés. La qualité des objets exposés par toutes les nations est vraiment exceptionnelle et fait d'ailleurs l'objet de la critique et de l'admiration des spécialistes. On se presse, on se bouscule à Munich. Il faut y avoir été pour s'en convaincre.

Cette année, et ce pour la première fois, le Brabant y était présent. Grâce en soit rendue à l'Office provincial des Artisanats et des Métiers d'Art du

Brabant qui, faisant un gros effort, avait réalisé, en collaboration avec notre ministère des Affaires économiques, un fort beau stand, qui connut un succès extrêmement encourageant pour une première expérience.

Il nous plaît de signaler ici les artistes et artisans du Brabant qui avaient présenté des pièces à Munich : Agnès Auquier-Leplae, Mary Dambiermont, Pierre Caille, Jan Cobbaert, Philippe Denis, Odette Grégoire, J. Jauniaux, Kurt Lewy, Françoise Minne, Olivier Strebelle, Marthe Velle, Julien Bal, Simon du Chastel, la Manufacture de Tapisseries G. Chaudoir avec des tapisseries de Mary Dambiermont, Van Notten et Holymen, Pierre Cordier,



Gilbert De Keyser, Anne-Marie Ducatteau, Edmond Dubrunfaut, le Tissage De Gryse-Facon, Jacqueline Kamps, Aline Neve et le photographe Morian.

Dans le concert international de Munich, nous pouvons affirmer sans crainte d'être contredit que tous ces artistes et artisans ont porté bien haut la qualité et le bon goût des arts bra-

Voici, au cours de la réception offerte à la Foire de Munich, à l'occasion de la Journée belge, MM. les députés Malherbes et Spaelant (à droite) en conversation avec MM. Halbe, directeur général de la Foire et Hamels, inspecteur général au Ministère belge des Affaires économiques, qui accueillit nos invités.

bançons et ont remporté un fort beau succès.

Les autorités provinciales, voulant marquer leur intérêt à la relance des métiers d'art brabançons, avaient tenu à déléguer sur place, à l'occasion de la journée belge organisée par notre Consulat général et le ministère des Affaires économiques, une mission composée de MM. Spaelant et Malherbes, députés permanents et vice-présidents de l'Office provincial des artisans et métiers d'art du Brabant ainsi que de Maurice Duwaerts, secrétaire général. Cette délégation eut tout loisir, au cours de contacts avec les autorités et la clientèle allemandes, de se rendre compte, que l'effort du Brabant avait provoqué un succès de curiosité extrêmement satisfaisant.

En tous cas, pour nous Munich aura été une leçon pleine d'enseignements que nous sommes bien décidés à ne pas laisser perdre.

Maurice DUWAERTS.

MM. Spaelant et Malherbes font admirer la qualité des objets en céramique aux hôtesse espagnoles. A gauche, Mademoiselle Monique Stassen, hôtesse de notre stand à Munich.

(Photos Ludwig Wirth.)

## Les châteaux du Brabant vus à travers la musique

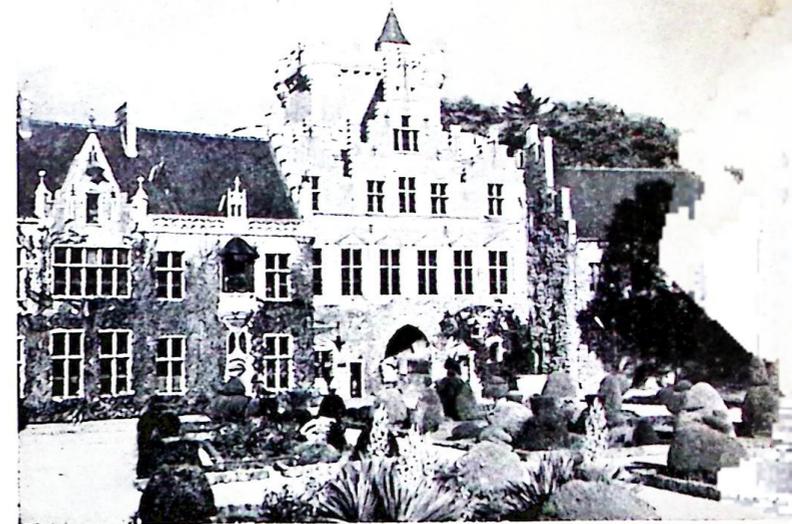
### GAASBEEK

et

### l'Orchestre de Chambre de Belgique

APRÈS Leefdaal et la vallée de la Voer, ce fut le tour du Payottenland, d'un pittoresque tout breughelien, d'accueillir la musique en l'un de ses châteaux : Gaasbeek, deuxième étape des quatre concerts organisés par l'A.D.A.C. et les Amis des Jeunes Musicales, devait connaître, lui aussi, une sorte d'éveil artistique, grâce à l'Orchestre de Chambre de Belgique.

Pourtant, nous n'eûmes pas l'impression d'aller troubler une sérénité, comme nous avons pu le craindre avec Leefdaal : en cette fin de mai — vous souvenez-vous du dimanche où il neigea au Bois de la Cambre ?... — il régnait, à Gaasbeek, une grande animation touristique, car les riches collections du château continuent d'attirer, à juste titre d'ailleurs, une foule nombreuse d'amateurs. A côté de ce contingent dominical, quelque deux cents mélomanes s'étaient donné rendez-vous en une vaste pièce, bien isolée du circuit des visites guidées et spécialement aménagée pour la circonstance : il



(Photo C. G. T.)

s'agit de la salle de Lennik, située au faite de la plus forte tour du château.

C'est là que nous avons retrouvé l'Orchestre de Chambre de Belgique, dirigé par Georges Maes, qui en est également le violon principal. Fondé en 1958, cet ensemble exerce ses activités en grande partie à Gand, ce qui ne l'empêche nullement d'être déjà bien connu dans tout notre pays. Une telle renommée ne s'acquiert pas sur des bases médiocres : celle de l'Orchestre de Chambre de Belgique sont stables, car chacun de ses membres est un musicien accompli, ayant le sens de ses responsabilités et capable, surtout, de les assumer pleinement.

Avec Georges Maes et Denise Gillis, violonistes, Louis Logie, altiste, et René Poussele, violoncelliste, ce groupe possède, au surplus, des solistes de classe. M. Poussele notamment, qui s'est fait applaudir dans des « Pièces en concert » de François Couperin, montre la plus parfaite aisance et fait chanter son instrument



à toutes les échelles. On ne peut que louer l'unité de style réalisée entre le soliste et l'orchestre dans ce Couperin, dont la plus belle page fut la « Plainte », d'une expression sobre mais poignante. A côté d'une telle œuvre, Rameau apparaît presque superficiel dans « La Poule », où la matière musicale est cependant traitée avec une étonnante maîtrise. C'est le cas d'ailleurs pour tout ce « Concert N° 6 », dont est extraite « La Poule », et où l'auteur ne manque pas de nous rappeler au passage — dans « L'Enharmonique » — qu'il est aussi le père de la conception rationnelle des accords classiques.

Pour l'exécution, l'orchestre, dont les attaques sont d'une parfaite précision, a paru un peu plus lourd dans ce Rameau; du moins, la sonorité était-elle plus positive. Il en fut de même dans le « Divertimento en fa majeur K.138 » de Mozart, joué plus dans l'esprit cartésien de Münchinger qu'avec la luminosité d'un Fasano. C'est moins un reproche qu'une constatation mais, personnellement, nous pensons qu'il y a sans doute un peu trop de basses dans l'ensemble de M. Georges Maes. Cet état de choses devait toutefois servir pleinement une œuvre comme le « Concerto grosso n° 9 en fa majeur » de Haendel, où l'ampleur sonore des tutti et la pureté des soli se complétèrent à merveille.

C'est visiblement conquis par les interprétations de l'Orchestre de Chambre de Belgique, que le nombreux public se dirigea vers la splendide salle des chevaliers, où fut servi le thé — nous allions dire : traditionnel. Se mêlant ensuite aux « vrais » touristes, chacun put parcourir toutes les somptueuses salles du château,

qui contiennent tant de magnifiques boiseries, tapisseries et souvenirs divers. Résidence, depuis sa construction vers 1240, des seigneurs de Gaasbeek, d'Abcoude, de Hornes et d'Egmont, ce lieu fut un foyer d'hostilité à la politique religieuse de Philippe II : luttes pour la liberté de conscience devant aboutir, en 1568, à la décapitation des comtes d'Egmont et de Hornes. Rien d'étonnant, dès lors, à ce que le manoir fût incendié, confisqué et assiégé à diverses reprises au XVI<sup>e</sup> siècle. La première restauration fut celle commandée par les de Renesse, au XVII<sup>e</sup> siècle, dont la fin n'apporta à nouveau que misères et destructions. Mais, à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, s'ouvrit pour Gaasbeek une ère prospère, avec les grands seigneurs que furent les Schokart de Tirimont et les d'Arconati Visconti. C'est à eux que le château doit son ambiance et son luxe intérieurs, ainsi que la finesse de ses jardins, d'où l'on découvre un magnifique paysage, s'étalant de Lennik à Pepingen.

C'est à l'écrivain Maurice Roelants, conservateur du Musée, que revint la tâche de présenter son château au public. Il le fit avec sa bonne grâce coutumière.

Max VANDERMAESBRUGGE.

LE CHATEAU DU STEEN  
A ELEWIJT  
abrite une fort belle exposition de  
METIERS D'ART  
jusqu'au 31 août !  
Voilà un excellent but de promenade.  
(Les mercredis, jeudis, samedis, dimanches et jours fériés de 10 à 18 heures.)

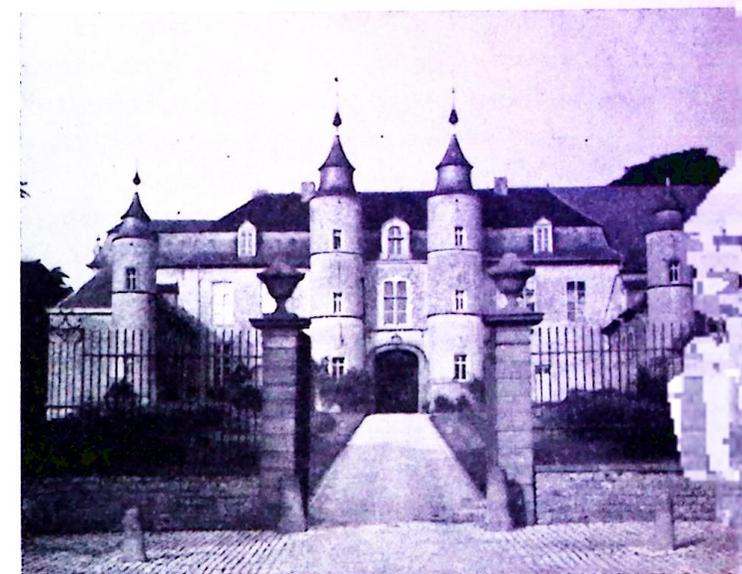
# HOUTAIN- LE-VAL

et le

## QUATUOR DE BRUXELLES

QUINZE jours plus tard, nous devons rallier un autre château, dans le Brabant wallon cette fois, Houtain-le-Val, où l'on nous conviait à l'écoute du « Quatuor de Bruxelles ». Ce château ne fait pas partie des maisons fortifiées que visitent régulièrement les touristes mais, si son histoire est moins fertile en événements politiques que celle de Gaasbeek, cela ne signifie point qu'il ait été à l'abri de tout mouvement humain : situé aux confins d'un illustre champ de bataille, Houtain servit notamment d'hôpital aux troupes hanovriennes, lors de la défaite de Napoléon !

En ce temps-là, le château avait déjà le même aspect qu'aujourd'hui, puisque le gros œuvre de la construction date de 1763. Quant aux fondations proprement dites, elles remontent au XII<sup>e</sup> siècle, le premier propriétaire de cette demeure ayant été Walter de Houtain, en 1125. Il semble que les seigneurs de Houtain aient connu des revers de fortune, car ils vendirent leur bien à Jean III, duc de Brabant, en 1325; celui-ci, par la suite, en fit présent à sa fille bâtarde. Parmi les seigneurs qui se succédèrent



(Photo Ooms.)

en ce château, il faut citer aussi le Sire de Soete de Laken qui, très pieux, entreprit un pèlerinage en Terre Sainte.

Aujourd'hui, Houtain est resté une imposante et typique demeure du XVIII<sup>e</sup> siècle, dans laquelle nous avons eu le plaisir d'être reçus par le comte et la comtesse d'Hanins de Moerkerke; c'est leur gendre, M. Christian d'Ogimont, qui prononça les quelques paroles de bienvenue, faisant l'historique du château et soulignant toute la joie éprouvée par ses propriétaires à y accueillir ainsi la musique. Tant au nom des organisateurs qu'en celui du public, M. Arty, administrateur de l'A.D.A.C., remercia les hôtes avec l'amabilité naturelle qu'on lui connaît; son allocution se teinta même d'émotion lorsqu'il révéla que la comtesse de Moerkerke est une fille du regretté Henry Le Bœuf, grand esprit qu'apprécient toujours les habitués du Palais des Beaux-Arts. Or, ceux-ci étaient venus nombreux à Houtain-le-Val, ne pouvant rester indifférents à ce qui touche de près aux Jeunesses Musicales. Ils se répartirent dans la jolie pièce principale et dans le rustique hall d'entrée du

château, bien entendu non conçu pour le concert; qu'à cela ne tienne! le surplus des auditeurs trouva place dans la galerie-véranda — qui est une construction ajoutée en 1904 — et même sur l'imposant escalier de bois. Une telle simplicité est éminemment sympathique et se retrouve à chacun de ces concerts dans les châteaux, où le « service d'ordre » est d'ailleurs assuré par de charmants jeunes gens et jeunes filles, membres des J.M.

Mais, venons-en à la musique qui fut, cette fois encore, de qualité. Elle nous était donnée par le Quatuor de Bruxelles, groupe de formation récente, qui comprend Renée Beeghs, pianiste, Clemens Quatacker, violoniste, Georges Longrée, altiste, et Jean De Nocker, violoncelliste. Voilà des musiciens qui ont pris la résolution de s'attacher au répertoire du quatuor à clavier, que l'on entend assez peu; il contient cependant plusieurs chefs-d'œuvre, parmi lesquels se trouvent les deux pages entendues aujourd'hui: le « Quatuor en sol mineur K. 478 », de Mozart, et le « Quatuor n° 1 en ut mineur op. 15 », de Fauré.

Le premier est une œuvre de grande maturité, où Mozart domine vraiment sa matière musicale et jongle littéralement avec la forme-sonate: quel équilibre entre les instruments en présence, et quelle invention dans la thématique, qui semble se renouveler sans cesse, au lieu de simplement se développer! En fait, dans le rondo par exemple, on découvre au moins cinq cellules importantes qui se partagent l'expression et la dynamique du morceau: on sent ici toute la parenté d'inspiration avec le final du « Concerto en la majeur K. 488 », pour piano.

Le quatuor de Fauré apparaît beaucoup plus travaillé, si l'on peut dire, mais combien élégant, lui aussi. Car l'inspiration de l'auteur de « Pénélope » est naturellement contrepointique et, lorsque deux lignes se superposent, c'est beaucoup moins un jeu de l'esprit qu'une forme perfectionnée d'invention. Ces contrechants, ces entrées en imitations, bref, cette indépendance des parties, rendent extrêmement attachant le premier quatuor à clavier de Fauré.

C'est une œuvre exigeant une grande virtuosité et un réel élan, deux qualités que possèdent les musiciens du Quatuor de Bruxelles. Ils ont vraiment interprété ce Fauré avec le romantisme voulu et aussi toute la finesse que réclame le très ingrat scherzo, par exemple. Il semble qu'ils aient moins bien saisi la grâce primesautière de Mozart et, en tout cas, leur ensemble y parut plus frêle; est-ce une certaine retenue dans la sonorité qui nous donna cette impression, ou bien devons-nous simplement l'attribuer au fait que le groupe n'a pas encore acquis le coude à coude indispensable? Dans un cas comme dans l'autre, il faut faire confiance au Quatuor de Bruxelles, qui a en mains tous les moyens pour nous donner des interprétations de qualité et, par le fait même, des satisfactions musicales nombreuses.

Après la réussite de ce troisième acte des « Concerts dans les châteaux du Brabant », nous aimerions souhaiter que Rixensart et les Solistes de la Société Bach apportent, le 25 juin, un terme brillant à cette initiative nouvelle et combien heureuse. Mais, au moment où paraîtront ces lignes, ce sera chose faite, déjà, et nous devons malheureusement attendre le numéro de septembre pour vous confier nos dernières impressions: elles n'auront plus l'actualité, sans doute, mais elles seront durables, comme le souvenir que gardent, dès à présent, en leur cœur, les participants aux trois premières promenades musicales en notre cher Brabant.

Max VANDERMAESBRUGGE.

*Quand les éléments se déchaînent...*

## Une randonnée épique à l'Arboretum de Tervuren

Il était deux heures de relevée, ce samedi 3 juin 1961. Le ciel, obstinément bouché depuis la matinée, charriait sans trêve des chapelets de nuages lourds et menaçants qui, crevant ça et là, faisaient gémir la terre, pleurer les arbres, ravivaient les ravines, creusaient les ornières, alimentaient et fécondaient les cloaques et semblaient se complaire à improviser, au gré de leurs caprices, les plus hallucinants et les plus tourmentés des tableaux.

Il était deux heures de relevée. Douze pèlerins de la nature, fondus dans l'infini de la forêt, cheminaient, vaillant que vaillant, se cabrant contre la bise qui piquait l'épiderme, contre la pluie qui fouettait le visage, ruisselait, s'insinuait et glaçait les os. Silhouettes tour à tour dérisoires et grandioses, minuscules et gigantesques, ils cheminaient têtus et impavides, convergeant vers ce carrefour de Saint-Jean qui, aux confins de l'immense Forêt de Soignes, symbolisait à leurs yeux l'Aventure, source d'évasion et de dépaysement, source aussi de joies ineffables pour le cœur et l'esprit.

Il était 14 h. 15 et ils étaient toujours douze attendant, cette fois, au pied de l'Arboretum de Tervuren, stoïques sous l'averse qui redoublait de violence et de méchanceté, le verdict que ne tarderait pas à prononcer M. Liénard, le distingué et éminent régisseur de la Donation royale auquel étaient dévolues, pour la circonstance, les fonctions de grand-maître des cérémonies. Après avoir consulté, en expert avisé, les oracles

qui se présentaient, en l'occurrence, sous les formes peu engageantes d'un ciel chargé d'encre, où la sarabande effrénée des éléments déchaînés composait le plus fantasmagorique des ballets, et d'un sol détrempe au point de friser la saturation, M. Liénard prit la très sage, très prudente et très opportune décision d'ajourner la visite, mettant judicieusement fin, de la sorte, à ces pénibles ébats aquatiques.

Pas un cri de protestation, pas un murmure ne s'échappa des lèvres de nos valeureux aventuriers. Mais, dans leurs regards, se lisait l'inébranlable volonté de revenir un jour en ces lieux enchanteurs et de franchir, enfin, le seuil de ce Jardin des Délices qu'une pluie méchante et persistante barrait provisoirement de son rideau opaque. Dans leurs regards se lisait aussi le sentiment confus d'avoir vécu, chemin faisant, la plus extravagante des escapades, la plus passionnante des équipées.

Le retour s'effectua sans histoire, grâce à la parfaite obligeance d'un automobiliste complaisant dont l'extrême modestie nous oblige à voiler le nom. Se souvenant, à bon escient, de la célèbre parabole du bon Samaritain, ce tempérament généreux et altruiste se chargea de ramener, au prix de deux ou trois navettes, tout ce petit monde vers... la civilisation dont le contact — empressons-nous de le dire — ne fit, hélas! pas oublier la vision d'un paradis, pourtant, à peine entrevu.

Y. B.

La visite détaillée de l'Arboretum aura lieu ce samedi 8 juillet  
(Rendez-vous au carrefour Saint-Jean, à 14 h 15)

## Accessible au public...

LA CHAPELLE SAINTE-ANNE, située dans le domaine de Valduchesse, pourra être visitée pendant la saison touristique, soit durant les mois de juillet, août, septembre et octobre, les mercredis, de 13 à 18 heures (ouverture le 5 juillet 1961).

L'accès du public devra se faire obligatoirement par l'entrée du domaine située au coin de l'avenue de Valduchesse et de la drève du Prieuré.

Il est également signalé que l'accès de voitures est strictement interdit dans le domaine et que les visiteurs ne pourront s'attarder ou circuler dans le parc.

# Le CHATEAU de GRAND-BIGARD

*ouvre ses portes*



(Copyright A. C. L.)

Si la construction est un art, la restauration en est un autre qui ne s'improvise pas et exige au départ un talent très sûr, un goût parfait de l'ordonnance et une connaissance approfondie du sujet à traiter et de la place que l'histoire lui a assignée. Dans la fière lignée des restaurateurs d'envergure qu'abrita notre petite patrie, Raymond Pelgrims de Bigard occupe une position de choix. Les monuments que ses mains façonnèrent et auxquels il insuffla une vitalité nouvelle, foisonnent à travers tout le pays. Sa griffe, nous la retrouvons à Beersel, Bonlez, Lavaux-Sainte-Anne, Rixensart, Chimay, Rijckel, Fernelmont, Laerne, sans omettre la Maison Mercator à Anvers et la Maison des Brasseurs à Bruxelles. Ces travaux, faits de patience et d'érudition, témoignent publiquement de la richesse d'une nature exceptionnellement douée.

Mais son chef-d'œuvre reste Grand-Bigard, cette opulente demeure seigneuriale à la restauration de laquelle il apporta les ressources insoupçonnées de son riche tempérament. Sous sa direction éclairée et après trente années de laborieux et patients efforts, ce qui n'était que bâtiments ruinés, délabrés ou affreusement mutilés, fut métamorphosé en l'une des plus prestigieuses demeures seigneuriales de notre pays, lui conférant, à nouveau, un lustre qu'on croyait à jamais perdu. Ce château, auquel on accède par un pont à cinq arches achevé par un châtelet d'entrée renfermant une vaste salle flamande en gothique du XV<sup>e</sup> siècle, et une prison, enfouie dans les caves et qui a conservé intacts ses instruments de torture, est un vaste bâtiment de style Renaissance aux proportions harmonieuses et élégantes.

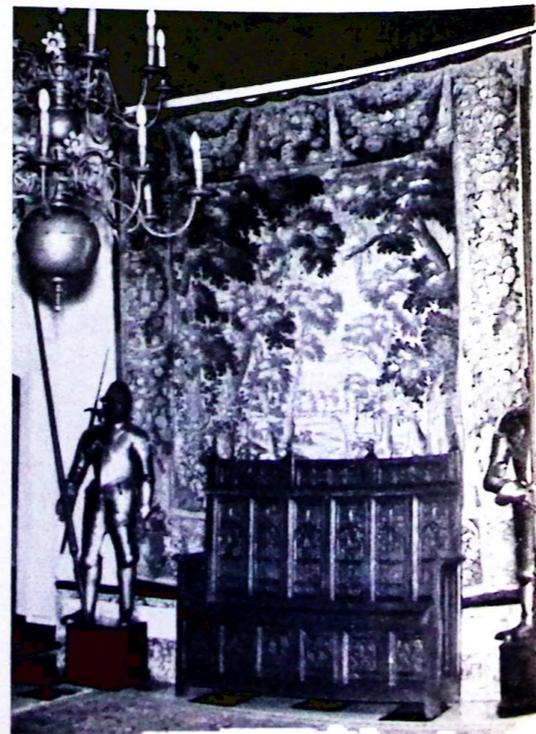
Sous l'impulsion de Raymond Pelgrims de Bigard, l'intérieur du château fut aménagé en véritable musée. Outre une superbe grille en fer forgé du XVII<sup>e</sup> siècle, qui sépare le hall du vestiaire et fascine le visiteur dès l'entrée, le château regorge de pièces rares. Citons, au hasard de la flânerie, une étonnante cuisine flamande équipée d'une cheminée gothique du XV<sup>e</sup> siècle, et d'un four à pain qui a conservé, à travers les siècles, sa taque primitive, tandis que l'évier à pompe offre toujours à l'admiration du visiteur son encadrement d'origine en authentiques carreaux de Delft, une salle à dîner, incomparable joyau enrichi d'une remarquable cheminée du XVI<sup>e</sup> siècle et tapissée de tableaux sans prix, dominés par une ample composition sortie de l'atelier de Rubens : « Jésus chez Simon le Pharisien », une salle de réception regorgeant de trésors artistiques inestimables d'où se détachent une magnifique tapisserie de la manufacture française d'Aubusson, figurant le « Festin offert par Didon à Enée », une étonnante collection de quelque quarante-deux crucifix s'échelonnant du XII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle et embrassant ce que les arts roman et gothique ont produit de plus caractéristique, deux primitifs italiens, un admirable tableau de Jean Brueghel : « Les Singes », composé en 1624 et signé par le Maître ; une « Parabole des Aveugles », de Pierre Brueghel l'Ancien, d'une facture presque aussi puissante que celle de cette autre Parabole du génial artiste que bien des pérégrinations ont conduite

au Musée National de Naples. Quelles indescriptibles sensations procurent encore ce coffre en noyer sculpté, d'une fraîcheur étonnante malgré ses cinq siècles d'aventures et qui peut être considéré comme une pièce maîtresse de l'ébénisterie française de l'époque gothique, ces cuivres lumineux, ces broderies chatoyantes.

On pourrait poursuivre cette nomenclature à l'infini, tant sont accumulés pour le plaisir des yeux et le ravissement du cœur, les témoins les plus éloquents de l'art universel auxquels les services en porcelaine ancienne, les vierges polychromes flamandes et bourguignonnes, les épées, arquebuses, heaumes et armures ainsi que les lustres flamands finement ouvragés, viennent apporter l'éclat de leur éblouissante garniture. Jusqu'au parc, ceinturé d'un rideau de grands hêtres séculaires et peuplé d'une gamme étendue d'espèces arborescentes où dominent les vieux tilleuls, les chênes altiers et les plus modestes mais non moins décoratifs épicias qui vient témoigner, de concert avec un superbe donjon qui semble défier le ciel de ses trente mètres de hauteur, du prestige et de la pérennité d'une de nos plus vieilles et de nos plus illustres demeures seigneuriales.

A l'initiative de M. Eugène Willy Pelgrims de Bigard, le domaine (château et parc) sera ouvert au public tous les samedis et dimanches de juillet et août, de 14 à 19 heures. A cette occasion, il sera perçu un droit d'entrée fixé à 50 francs par personne, ce droit étant ramené à 40 francs par personne en faveur des groupes culturels et touristiques effectuant une visite collective. Grâce à cette décision opportune de M. Pelgrims, toute empreinte d'un large esprit social, un jalon important vient d'être posé dans la voie de l'épanouissement du tourisme en Brabant.

Y. B.



GRAND-BIGARD. — Un intérieur du château. (Copyright A. C. L.)

## LANCEMENT OFFICIEL DE L'OPÉRATION AMBIORIX

Le rythme soutenu et régulier avec lequel le Commissariat général au Tourisme, appuyé dans cette voie par notre Fédération et par d'innombrables groupements privés, organise des mouvements de propagande aussi spectaculaires que percutants en faveur des valeurs les plus pures et les plus sacrées de notre précieux patrimoine collectif, n'a pas manqué d'intriguer d'abord, de secouer ensuite, l'opinion publique en assurant, au sein même de notre société, cette salutaire prise de conscience du danger qui plane sur les trésors inestimables de notre beau pays, menacés qu'ils sont, soit de disparaître à plus ou moins brève échéance, soit de sombrer dans le plus désastreux et le plus débilisant des oublis.

C'est ainsi que l'Opération Musées, déclenchée en 1959, loin de sacrifier, comme il apparaissait aux observateurs superficiels, au goût du jour, à cette mode des « quinzaines », répondait à une nécessité de l'heure, celle d'informer le public des richesses incommensurables dont nos musées sont les vigilants dépositaires et d'inciter, de la sorte, le touriste qui sommeille en chacun de nous, à s'enrichir et s'épanouir au contact exaltant des chefs-d'œuvre artistiques que recèlent nos temples tant civils que religieux. Succédant à cette impressionnante campagne amorcée sous les plus heureux augures, l'Opération Moulins, apanage de l'année 1960, tendait à concrétiser ce déchirant cri d'alarme lancé par ces vénérables autant qu'incomparables témoins du génie humain que sont restés nos moulins, présentement menacés d'engloutissement et d'anéantissement sous les coups de butoir assénés au nom du sacro-saint béotisme contemporain.

Apparemment étrangères et confinées dans un hermétisme rétrograde, ces deux campagnes, dont l'ampleur, contrastant avec les timides tentatives antérieures, frappait à elle seule les imaginations, étaient appelées dans les intentions des promoteurs à s'imbriquer dans un large programme d'éducation populaire et d'information méthodique. Complétant et parachevant cette trilogie didactique, l'opération entreprise au cours des premiers mois de cette année sous le vocable évocateur d'Ambiorix, s'est assigné le louable et généreux objectif de sauver nos sites archéologiques dont l'existence même est gravement mise en péril par l'obscurantisme des masses, marchant

de concert avec la voracité insatiable d'une économie envahissante dont les poussées tentaculaires s'opèrent sans le moindre discernement dans la plus effarante confusion des valeurs.

Le danger est loin d'être illusoire : tumuli arasés ou méthodiquement grignotés par l'impitoyable charrue à laquelle sarcloirs, râtaux et machines agricoles viennent apporter leur diabolique concours dans une sarabande effrénée de terres remuées; fouilles saccagées, bouleversées, ramenées à l'état chaotique et sacrifiées sur l'autel du dieu progrès, monuments sans prix affreusement mutilés ou pillés sans vergogne, sites ravagés ou engloutis sont là pour témoigner, avec éloquence, de la nécessité et de l'urgence d'une action concertée et d'une politique soutenue en vue du maintien et de la conservation des vestiges archéologiques et de leurs sites afin que notre génération et celles qui nous suivront puissent sentir intensément le souffle tonifiant du passé et communier, sur le terrain, au cadre où nos ancêtres ont œuvré et peiné.

Ce lien indissoluble entre l'homme et la nature doit être sauvé; les collections qu'abritent nos musées en seront d'autant plus revalorisées et rempliront d'autant mieux leur tâche didactique.

C'est cet idéal à la fois sublime et noble, enrichi d'étonnantes perspectives sur le plan du tourisme pédagogique, qu'évoquèrent dans des allocutions tout imprégnées de force persuasive et de chaleur communicative Mlle Verhoogen, conservateur en chef délégué des Musées Royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles et MM. Hautlot, commissaire général au tourisme, et Mariën, professeur à l'U.C.L. et conservateur de la section Préhistoire des dits Musées, au cours de la cérémonie officielle de lancement de l'Opération Ambiorix qui se déroula, le 8 juin dernier, dans le cadre grandiose du Cinquantenaire.

Puisse le mouvement d'opinion et d'intérêt, suscité par ce spectaculaire baptême, essaimer et préparer le terrain à la plus opulente des moissons. C'est le vœu que tout Belge, conscient des droits imprescriptibles de notre patrimoine national, formule du tréfonds du cœur.

Y. B.



## La Fête des Brasseurs à Bruxelles

Les brasseurs bruxellois, qui ont placé leurs intérêts, du moins leurs intérêts spirituels, sous l'égide tutélaire de saint Arnould, ont célébré, le 14 juin dernier, dans une intimité qui n'excluait pas un certain faste, leur fête annuelle.

Entamée à l'Eglise Notre-Dame du Bon Secours par une messe célébrée à la dévotion de leur saint patron, à laquelle assistaient leur doyen M. G. Damiens, leur vice-président M. G. Herinckx, leur secrétaire M. A. Vossen, entourés d'une imposante et brillante délégation de la Gilde de Saint Arnould et au cours de laquelle fut prononcé un sermon de circonstance d'une haute élévation de pensée, la journée se poursuivit à la Maison des Brasseurs, fidèle gardienne, depuis des siècles, des droits imprescriptibles de la corporation, où la Chevalerie du Fourquet, sous les auspices de la Fédération Générale des Brasseurs Belges, de l'Association de la Petite et Moyenne Brasserie familiale, de l'Association belge des Brasseries et de la Confédération des Malteurs industriels belges, reçut les invités avec tout le cérémonial de rigueur. Les membres se rendirent ensuite dans un grand restaurant du centre de la ville où un déjeuner fut servi dans une ambiance confraternelle et très détendue.

Le dessert donna l'occasion à M. Wielemans, Grand Maître de la Chevalerie du Fourquet, de remercier les nombreuses personnalités présentes, parmi lesquelles on distinguait MM. Roppe, gouverneur de la province de Limbourg et Willy Declercq, ancien ministre, secrétaire d'Etat au budget.

L'orateur fit ensuite le panégyrique de la bière en remontant le cours de notre Histoire jusqu'au légendaire roi Gambrinus, symbole des vertus industrielles de notre Brabant. Lui succédant, M. Willy Declercq fit, en termes d'une plaisante causticité, l'éloge de la bonne humeur avant d'effleurer un sujet plus délicat, plus mouvant aussi : la Dette publique.

M. J. Boes mit le point final aux festivités en congratulant les organisateurs pour la parfaite ordonnance de cette délicieuse journée qui fleurrerait bon la bière.

## Prix de Poésie de l'Essai.

Pour perpétuer le souvenir de Nicole Houssa, la revue « L'Essai » a pris l'initiative de créer un prix de poésie qui portera le nom de : « Le souvenir de Nicole Houssa - Prix de Poésie de l'Essai ».

Le jury de cette compétition vient d'être désigné. Il se compose de quatre écrivains chevronnés : Fernand Desonay, professeur d'Université, membre de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises, qui exercera les fonctions de président, entouré d'Elise Champagne, directrice honoraire d'Ecole normale, Prix Verhaeren, Prix Malpertuis, Prix de la Province de Liège ; Marcel

Thiry, secrétaire perpétuel de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises, et Robert Vivier, professeur d'Université, membre de l'Académie de Langue et de Littérature françaises.

Le règlement du Prix est envoyé sur demande adressée à Roger Gayne, secrétaire du Prix, 19, rue de Campine, à Liège.

## BIBLIOGRAPHIE

Une œuvre sensible et intelligente

Images de Bruges

de Suzanne Giey.

Par nécessité plutôt que par définition, le critique littéraire est un homme pressé. Pour s'en convaincre, il suffit de pénétrer inopinément dans son antre. Les livres de tous calibres, de tous genres, de toutes provenances s'entassent, comme à plaisir, sur son bureau de travail, débordent allégrement ce cadre restreint pour envahir les armoires, partir à l'assaut des étagères et composer là où ils l'agglutinent, les figures géométriques les plus baroques, les plus excentriques. Au milieu de ce fatras, notre homme se débat souvent comme un diable, triant par-ci, épluchant par-là, se fiant surtout à son instinct et à son expérience pour dénicher l'œuvre de classe qui marquera dans les annales littéraires. Ainsi acculé dans ses derniers retranchements, il lui arrive de ne pouvoir réprimer un geste d'humeur tel ce jour où vient se glisser à portée de son regard ces « Images de Bruges » de Suzanne de Giey. Encore un de ces ouvrages gratuits, pense-t-il, à prétentions historiques et touristiques, qui se contente, sans doute, de démarquer très maladroitement les maîtres du genre et qui n'apporte, bien sûr, aucun élément nouveau à verser au volumineux dossier de Bruges-la-Superbe.

Toutefois, si le critique est un homme pressé, il est aussi, par essence, un homme curieux. Distract d'abord, intrigué ensuite, passionné enfin, il parcourt le volume de Suzanne de Giey. S'attendant à un « remake » plus ou moins sirupeux des grandes fresques historiques de la cité ou à une copie plus ou moins grossière des traités d'architecture régionale, il découvre non sans surprise un recueil de nouvelles d'une facture littéraire exceptionnelle ingénieusement conçues et brillamment développées sur une toile de fond tour à tour historique et folklorique, où la légende se mêle adroitement à la réalité. Jusqu'au style très personnel de l'auteur où transparait sa ferme érudition et son savant éclectisme qui concourt puissamment, par son extraordinaire pouvoir d'incantation, à faire de ces « Images de Bruges » une œuvre exceptionnelle révélant en Suzanne de Giey, au-delà de l'écri-

vain, toute la délicatesse d'âme d'un artiste.

Cet ouvrage, fort de 272 pages (prix non indiqué), a été édité chez H. et M. Schaumans. Il peut être obtenu chez l'auteur : « La Thyhaire », Hastière-Lavaux.

## DES REVUES POUR VOUS

**AUTO TOURING.** — Revue mensuelle du Touring Club de Belgique - 67<sup>e</sup> année - n° 4 (prix : 20 fr.). — Voyage aux Iles Canaries (suite), par A. de Prémoré. — La Basse-Autriche et sa couronne de châteaux. — Schoenbrunn et Salzbourg. — Les serres de Laeken, par B. Delepinne. — Vers le Sud Italien. — La défense des monuments et des sites, par D. Van Damme. — L'art de la dentelle, par L. Villers. — La Meuse insolite. — Itinéraire Eifel.

**JOURNAL TOURING-SECOURS.** — Bulletin bimensuel d'information de Touring-Secours - 13<sup>e</sup> année - n° 9. — Après le télétachymètre, d'autres méthodes pour verbaliser pour excès de vitesse! — Lignes blanches dans les courbes. — Travaux à Profondreville.

**TOURING CAMPING CARAVANING.** — Revue périodique publiée par le Touring Club de Belgique - 6<sup>e</sup> année - n° 2. — La femme et le camping. — Caravaniers, attention au feu.

**L'ACTUALITE TOURISTIQUE.** — Informations touristiques publiées par la Commission d'échanges touristiques Belgique - France - Grand-Duché de Luxembourg - 16<sup>e</sup> année - n° 175. — Calendrier des fêtes. — La vallée de la Meuse, Anvers - Chaudfontaine - Malines - Gand. — Un article est consacré au nouveau dépliant de notre Fédération : « Au-delà de la Nationale 3 ».

## ERRATUM

Dans l'article de notre collaborateur J. de Kempeneer, consacré au Grand Béguinage de Louvain et paru dans notre numéro de juin 1961, un lapsus calami s'est glissé à la troisième ligne de la deuxième colonne de la page 18. Il y est fait état d'un certain Jean V qui, en 1270, aurait confirmé les privilèges des béguines. Jean I<sup>er</sup>, duc de Brabant, revendiquant hautement la paternité de cet acte, nous acquiesçons volontiers à sa demande et rétablissons, de la sorte, la vérité historique dans ses droits.

# VILLERS - LA - VILLE

## ET SES ENVIRONS

Promenades  
pittoresques

★

Sommaire des itinéraires  
numérotés sur la carte,  
page 44.



Promenade n° 3.

1) Les Ruines de l'Abbaye cistercienne de Villers-la-Ville.

2) Le Manoir féodal du Châtelet (4,6 km).

Visite de l'église romane de Villers et ses 2 retables. — Le sentier de la cure. A droite, le sentier du moulin d'Hollers. Traversons la vanne — enfilons le sentier attirant du Châtelet — visitons le manoir féodal — revenons au point Ste-Croix sur la Thyle — coupons le chemin pavé de Sart-Dames-Avelines — gravissons le sentier de la colline boisée — à droite, carrière abandonnée. En continuant tout droit, nous gagnons la campagne puis les « Quatre Chênes ». — Suivons la drève des peupliers — Chapelles — Bois — Porte monumentale de la ferme de l'Abbaye — l'Hôtel de la Forêt — les Ruines.

3) Strichon et le Vallon de Gentilsart (6,4 km).

Départ : Pont du chemin de fer (de la « Marache », avenue Arsène Tournay) — le sentier Bourgeois — la place communale — le sentier Delbauche, à droite, pièce d'eau, à gauche, fontaine « des Fièvres » — ascension du sentier de la « Curette » — descente rapide du versant boisé — nouvelle montée. Suivre, à droite, le chemin creux du hameau de Strichon — se diriger vers la halte du chemin de fer — passer sous le pont — prendre, à droite, le sentier des « Baignées » longeant la voie ferrée. Tout en haut, nous rejoignons la route pavée, qui nous ramène au point de départ.

4) Le Château d'eau de Sart-Dames-Avelines (7 km).

Départ église de Villers. Gagnons la ferme du Châtelet, par l'itinéraire 2. — Près de la ferme, à environ 100 m, se présente, à droite, un chemin creux. Nous nous y engageons, puis nous le quittons, tout en maintenant notre direction, par un sentier afin de gagner la lisière du parc Lorent. — Le château d'eau — et l'ancien moulin à eau du Try Cokia. — Retour à Villers par le beau vallon boisé de la Thyle (chemin de Sart-Dames-Avelines à Villers-la-Ville).

5) Le Bois de l'Ermitage et le Ry St-Jean. (3 km).

Départ : l'entrée des Ruines. Arrivés à l'Hôtel de la Forêt, obliquons à droite; nous longeons le mur de l'Abbaye et la colline escarpée. — Voici l'ancien moulin à eau de Chevelipont. Virons à droite — passons sous le pont du chemin de fer et remontons le beau vallon du Ry-Saint-Jean, ombragé de hautes futaies jusqu'à « l'Etoile »; prenons à gauche le chemin qui aboutit au pavé conduisant aux Ruines de l'Abbaye.

6) Le Bois d'Hez (5 km).

Départ l'entrée des Ruines : A droite de l'Hôtel de la Forêt, gravir le sentier montueux qui mène à Bousval;

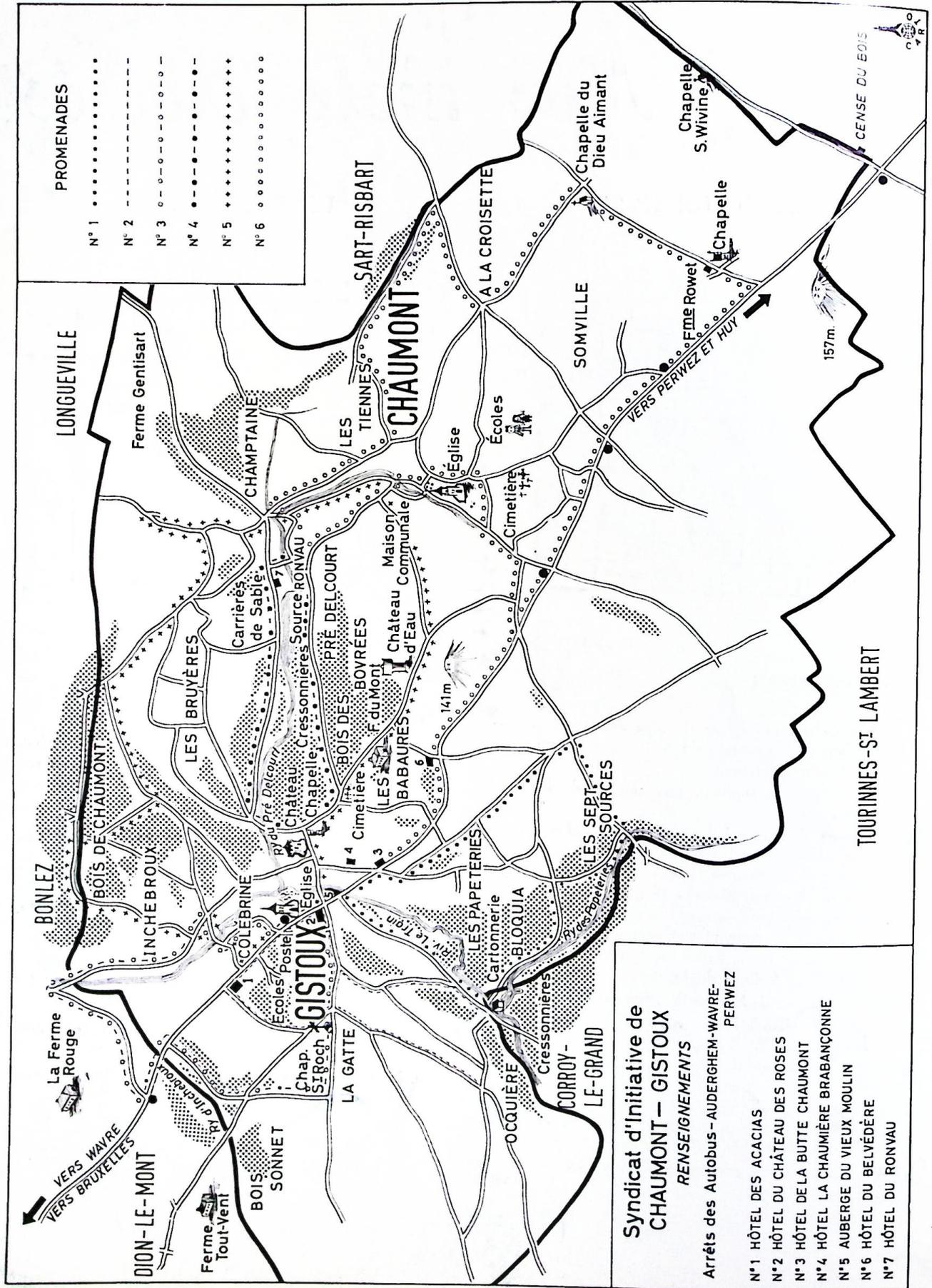
Promenade n° 1.



Promenades n° 2 et 7.



# Chaumont-Gistoux vous attend...



**PROMENADES**

- N° 1 ..... (dotted line)
- N° 2 - - - - - (dashed line)
- N° 3 - - - - - (dash-dot line)
- N° 4 - - - - - (dash-dot-dot line)
- N° 5 - - - - - (line with stars)
- N° 6 ..... (line with circles)

**Syndicat d'Initiative de  
CHAUMONT - GISTOUX**

**RENSEIGNEMENTS**

Arrêts des Autobus - AUDERGHM-WAVRE-  
PERREZ

- N° 1 HÔTEL DES ACACIAS
- N° 2 HÔTEL DU CHÂTEAU DES ROSES
- N° 3 HÔTEL DE LA BUTTE CHAUMONT
- N° 4 HÔTEL LA CHAUMIÈRE BRABANÇONNE
- N° 5 AUBERGE DU VIEUX MOULIN
- N° 6 HÔTEL DU BELVÈDÈRE
- N° 7 HÔTEL DU RONVAU